

FOCUS

SAUMUR 1918 ET APRÈS ?



SOMMAIRE

4 LE RETOUR DU SOLDAT

Quelques mots sur la fin du conflit 1914-1918
L'Armistice et la fin de la guerre
La démobilisation
La "démobilisation" des soldats morts pour la France
Les retrouvailles en famille
A propos de la voiture
Les loisirs et le sport
L'émancipation des femmes

14 LA RELANCE ÉCONOMIQUE

L'École industrielle et la Chambre de Commerce
Le retour à l'emploi
Les maisons de Saumur Brut
La maison Veuve Amiot
La capsulerie du Pont-Fouchard et les verreries du Saumurois
La station viticole de Saumur

22 L'ÉCOLE DE CAVALERIE

L'école de Cavalerie à l'épreuve de la modernisation
La réouverture de l'École de Cavalerie
Le nouvel essor de l'équitation
Les prémices de l'armement moderne
Les américains à Saumur
La guerre du Rif
Le crépuscule des centaures

30 ARCHITECTURE ET URBANISME

Les infrastructures de la vie urbaine
Quelques caractéristiques des mouvements Art Nouveau et Art Déco
L'Art nouveau ouvre le siècle mais l'Art Déco triomphe
Exploits techniques et icônes saumuroises du style Art Déco
Les savoir-faire italiens

38 LES MONUMENTS AUX MORTS EN FRANCE

La genèse du monument aux morts
Alfred Benon
Jules Darras
Jules Desbois
Jacques Froment-Meurice
Albert Jouanneault
Maurice Legendre

Crédits couverture
Mariage de Lucien et Georgette Gallais en 1918. Figurent Alfred et Marguerite Chevalier à l'arrière et leurs fillettes de blanc vêtues entourant les mariés.
© Archives Xavier Harrault

Maquette
Julien Chalumeau
d'après DES SIGNES
studio Muchir-Desclouds 2018

Impression
Imprimerie du Val de Loire, Saumur.

EDITORIAL

Août 1914 a résonné comme le coup de semonce vengeur aux allemands vainqueurs de 1870. Les troupes françaises sont parties en guerre la fleur au fusil persuadées d'être de retour à la fin du mois pour les vendanges et les travaux des champs...

Février 1916, sous le déluge de millions d'obus, les troupes, hommes et bêtes, s'enlisent dans la boue d'une guerre sans fin. Les interminables batailles de Verdun et de la Somme, les plus meurtrières du conflit, auront raison d'une résistance aussi héroïque que désespérée désormais inscrite dans la mémoire commémorative.

Novembre 1918 : l'Armistice est signé après plus de quatre années de guerre. L'Europe profondément meurtrie prend la mesure de l'écrasant bilan matériel et humain : 10 millions de morts, 20 millions de blessés. S'organisent alors chez les belligérants le recueillement national et la commémoration de la guerre et du sacrifice des soldats.

Les célébrations du centenaire de la Grande Guerre ont été l'occasion pour la Ville de Saumur d'entreprendre un important travail sur la mémoire saumuroise qui a donné lieu à l'exposition *Regard d'un Poilu* en 2014 et aux événements Saumur 1916 en 2016.

Cette entreprise mémorielle s'achève en 2018 avec un troisième et dernier volet *Saumur, 1918 et après ?* un ensemble d'événements qui vont tout au long de l'année questionner le retour du soldat et sa réadaptation à la vie en temps de paix à travers des moments clefs comme ses retrouvailles en famille, la reprise du travail, les loisirs, les associations d'anciens combattants. Les mutations urbaines et architecturales de Saumur dans les années 1920 et la

modernisation de l'École de Cavalerie dans le contexte de la relance économique participent également à l'évocation de cette fresque du passé.

Enfin, la place de la commémoration notamment à travers l'implication des artistes locaux dans la création artistique et les monuments aux morts sont aussi l'occasion d'exposer des œuvres du château-musée rarement visibles et des documents des archives municipales.

Quatre thématiques sont déclinées dans une installation monumentale présentée dans la cour d'honneur de la mairie de Saumur jusqu'au 31 décembre 2018 : le retour du soldat et les retrouvailles en famille ; la relance économique et le retour à l'emploi ; Saumur, vers une ville moderne et l'École de Cavalerie à l'épreuve de la modernisation. La cinquième thématique sur les artistes au service de la commémoration, dont un film documentaire sur le sculpteur Alfred Benon sera présentée au château-musée de Saumur dans l'exposition *Mémoire sculptée*.

Cette exploration de notre histoire à la fois récente et pourtant déjà centenaire n'aurait pu se faire sans la volonté, la disponibilité et la générosité des nombreux partenaires et contributeurs publics et privés, habitants et institutionnels qui se sont impliqués depuis 4 ans dans les différents événements que nous avons accomplis ensemble.

Qu'ils soient ici tous sincèrement remerciés.

Florence Métivier
Conseillère municipale déléguée aux animations,
au service Ville d'art et d'histoire, aux Archives et à l'École d'art

LE RETOUR DU SOLDAT

Mariage de Georges Pincou en 1925.
© Archives Xavier Harrault



QUELQUES MOTS SUR LA FIN DU CONFLIT 1914-1918

Après les interminables et sanglantes batailles de Verdun et de la Somme en 1916 qui ont déjà fait presque 2 millions de morts, blessés et disparus, l'offensive du général Nivelle sur le Chemin des Dames entre Soissons et Reims au printemps 1917 se solde par un nouvel échec. 100 000 hommes y perdent la vie en quelques semaines.

Aussi, l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des alliés en avril 1917 et le débarquement des premiers américains en juin fait-il l'effet d'une bouffée d'oxygène pour le moral des troupes épuisées.

L'année 1917 reste cependant marquée par de terribles mutineries dans les armées qui conduiront même en Russie à la Révolution de 1917 mettant fin au régime tsariste. En octobre 1917, les bolchéviks du parti ouvrier social démocrate de Russie conduits par Lénine prennent le pouvoir et dès le 15 décembre, un armistice suspend les hostilités avec l'Allemagne.¹

Les tentatives de paix menées secrètement par les alliés ont échoué et devant l'impasse militaire, diplomatique et politique, le président de la République française Raymond Poincaré rappelle Georges Clemenceau - 76 ans - au pouvoir. Nommé président du Conseil et ministre de la Guerre le 16 novembre 1917, il apparaît comme le seul capable de diriger le pays, consolider l'Union sacrée et poursuivre la guerre jusqu'au bout.

Opposé à une paix de compromis et décidé à récupérer l'Alsace et la Lorraine annexées par l'Allemagne à la suite de l'humiliante défaite française de 1871, Clemenceau profite de l'échec de la contre-offensive allemande en juillet 1918 pour avancer sur le terrain de l'armistice.

1. Déplacement de Georges Clemenceau sur un champ de bataille en novembre 1917
© clemenceau2018.fr

2. Carte de la France après 1918.
© Amaury de la Rupelle - VAH Saumur

¹ Robert Frank : *Retour sur 1917, l'année terrible de la Grande Guerre*, note publiée sur le site Centenaire.org de la Mission centenaire.



1. Signature de l'Armistice.

De gauche à droite, le contre-amiral anglais G. Hope, le général Weygand, l'amiral Sir R. Wemyss, le Maréchal Foch et le capitaine Mariott. Dans l'illustration du 11 novembre 1918.
© Archives Xavier Harraut

2. Georges Pichard pose en uniforme en 1918.

© Archive privée.

3. René Hulin en 1919, la croix de guerre accrochée sur son uniforme.

© Archives Odette Hulin.



Casque Adrian de modèle 15 ayant appartenu à Paul Hayer, capitaine au 156^{ème} régiment d'Infanterie.

Héritier des usines de fonte de Pont à Mousson sa ville natale, il s'installe à Villebernier à la fin de la guerre et meurt à Saumur en 1973.
© Collection François Coulange.

L'ARMISTICE ET LA FIN DE LA GUERRE

Le contexte d'un armistice est favorable car l'Allemagne est au bord de la guerre civile, mais cette question fait débat en France. La tentation est grande en effet pour Raymond Poincaré et le général Pétain de profiter de leur avantage militaire pour chasser les Allemands de Belgique, envahir l'Allemagne et signifier à celle-ci l'étendue de sa défaite.

Toutefois, l'abdication de l'empereur Guillaume II de Prusse le 9 novembre 1918, provoque la chute du Deuxième Reich et précipite la signature de l'Armistice et les négociations de paix.

Le 11 novembre 1918, l'Armistice est signé pour 36 jours renouvelables dans le wagon-restaurant du train d'État-Major du Maréchal Foch dans la clairière de Rethondes en forêt de Compiègne. Le cliché a fait le tour du monde, imprimé dans tous les grands journaux.

Les Allemands doivent livrer l'essentiel de leur armement, aviation et flotte de guerre et restituer l'Alsace et la Lorraine. 200 000 allemands quittent ainsi la rive gauche du Rhin ainsi que trois têtes de pont sur la rive droite, Coblenze, Cologne et Mayence.

Toutefois, si l'armistice marque la fin des combats, la victoire des Alliés et la défaite de l'Allemagne, il faudra néanmoins attendre la signature du traité de paix à Versailles, le 28 juin 1919 et la loi de cessation des hostilités du 23 octobre 1919 pour que prenne réellement fin l'état de guerre.

Le bilan humain est lourd. Au total, presque neuf millions de morts dont 1 400 000 en France. En Anjou, sur les 90 000 angevins mobilisés, soit 85 % des hommes adultes, la guerre a fait 20 000 morts entre 1914 et 1918².

A Saumur, Bagneux, Saint-Hilaire-Saint-Florent, Saint-Lambert-des-Levées et Dampierre-sur-Loire, les services municipaux ont tenu un cahier³ répertoriant les soldats tués ou portés disparus⁴. Le chiffre officiel de 656 morts et disparus correspondant aux soldats habitant réellement les communes lors de leur mobilisation est confirmé en 1921 par la préfecture qui prépare alors les subventions pour les monuments aux morts⁵.

2 In Alain Jacobzone : 1914-1918 Loin du front en Anjou.

3 A.M.S., 5 H 11 cité par Saumur jadis.

4 Sur une population totale de 22 840 habitants cité par Saumur Jadis.

5 A.D.M.L., 1 R 5/67 cité par Saumur jadis.

LA DÉMOBILISATION

Le 11 novembre 1918, le sculpteur saumurois Alfred Benon exprime sa joie dans une lettre à sa femme Andrée. Il espère que la fin de la mobilisation est proche et qu'à Noël ils seront ensemble.

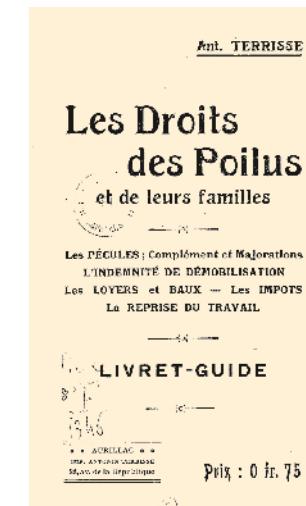
Toutefois, la démobilisation des cinq millions d'hommes encore engagés et le retour dans leurs foyers s'avèrent un vrai casse tête et prennent plusieurs mois. Les dernières classes ne rentreront qu'en 1921. En attendant les hommes patientent dans les cantonnements, occupés de diverses manières.

Les soldats sont invités à rendre les armes mais ils ont le droit de conserver leur casque Adrian. C'est la raison pour laquelle de nombreuses familles l'ont transmis comme une relique à leurs descendants.

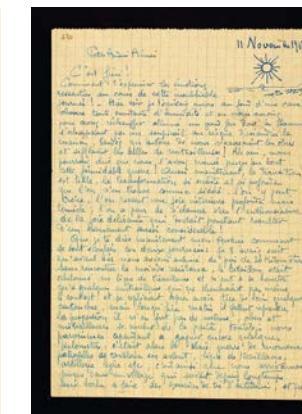
A partir de 1919, L'État fournit un Guide du démobilisé dans la vie civile, des tickets de pain et un costume civil fabriqué dans l'urgence à partir de stocks d'anciens vêtements militaires teints⁶.

6 Ce costume fut surnommé « costume à 52 francs » car les soldats pouvaient choisir entre le costume et une somme de 52 francs qui se révéla très vite insuffisante.

La même année paraît Les Droits des Poilus et de leurs familles, un petit livret-guide dans lequel le soldat et sa famille peuvent puiser des informations pour la revendication légitime de leurs droits, en particulier sur les pécules et l'indemnité de démobilisation qui s'élève à 490 francs.



Page de couverture Les Droits des Poilus et de leurs familles, imprimé par Antonin Terrisse en 1919. (Disponible sur www.gallica.bnf.fr)



Lettre d'Alfred Benon à Andrée. Archives municipales de Saumur



LA "DÉMobilISATION" DES SOLDATS MORTS POUR LA FRANCE

Après de vifs débats, la loi du 31 juillet 1920 confirme la prise en charge aux frais de l'État du transfert des corps des hommes morts à la guerre et réclamés par leurs familles. La Ville de Saumur décide de fournir gratuitement la concession et crée un carré militaire au cimetière. Les cérémonies funéraires seront particulièrement nombreuses en 1921 et 1922⁷.

Ce dessin (ci-dessus) est l'œuvre d'Abel Faivre (1867-1945), peintre, affichiste et caricaturiste devenu célèbre par ses affiches de propagande pour soutenir l'effort de guerre français (1914-1918). On lui doit celle de l'emprunt national de 1918 représentant le Kaiser, tête baissée et tenant un glaive brisé, chassé par les drapeaux des puissances alliées.

Le corps de Constant Loigerot, soldat de 2^e classe au 33^e régiment d'Infanterie « tué à l'ennemi » à Glageon le 6 octobre 1918, fut rapatrié en 1922 et inhumé par sa famille dans le cimetière de Saint-Lambert-des-Levées.



1. Papa sait-il qu'on est vainqueurs ?

Dessin d'Abel Faivre dans l'illustration n°3950-51 de la semaine du 16-23 novembre 1918.

© Archives Xavier Harrault

2. Affiche de l'emprunt de 1918 pour le suprême effort.

Réalisée par l'artiste lorrain Marcel Falter (1866-?)

© Archives municipales de Saumur

LES RETROUVAILLES EN FAMILLE

Si le quotidien des soldats pendant la Grande Guerre nous est connu grâce à leur correspondance ou la tenue de carnets de guerre ou de journaux intimes, la fin de la guerre et la démobilisation signent la fin des sources épistolaires et le retour à l'anonymat pour la plupart des anciens soldats.

Les dernières lettres des poilus à leur famille marquées par l'impatience fébrile des embrassades ne nous disent rien de ces retrouvailles et de l'inquiétude des hommes de retrouver leur place dans un monde civil qui a fonctionné sans eux pendant plusieurs années.

L'autonomie conquise par les femmes est une des appréhensions les plus fortes et aussi la cause de nombreux divorces⁸. Toutefois, le nombre de mariages a aussi été multiplié par trois dans l'immédiat après guerre.

⁸ Selon l'annuaire statistique de la France, en 1919, les hommes sont à l'origine de 61% des divorces alors qu'en 1913 c'était l'inverse.



On sait ainsi peu de choses sur **Auguste Thivaux** (Brain-sur-Allonnes, 1881 – Vivy, 1939) après son retour en mars 1919. Il a alors 39 ans. Il retrouve sa femme et son fils Robert, âgé de 8 ans et reprend son métier de cultivateur près de la Ronde à Vivy. Une petite fille née en 1920 ne vivra que quelques mois avant la naissance d'une seconde fille, Yvette en 1927.



Alexandre Loigerot (Saumur, 1889 – 1929) a 29 ans lorsqu'il revient chez lui rue de la Croix Verte à Saumur. Il reprend son métier de maçon à son compte comme son frère et son père mais les séquelles d'une attaque au gaz en 1915 ont raison de sa santé. Il meurt en 1929 à l'âge de 40 ans. Inhumé au cimetière de Saint-Lambert près de son frère Constant, il laisse une veuve et sept enfants.

1. Marguerite Thivaux, nièce d'Auguste en 1925.

© Archives Claire Sibileau

2. Auguste Thivaux vers 1918.

© Archives Claire Sibileau

3. Les sept enfants d'Alexandre Loigerot

Camille née en 1914, Constant en 1917, Louis en 1922, Raymond en 1923, Gisèle en 1924, Robert en 1925, Claude en 1926. Jean né en octobre 1920 est mort en juin 1921.

© Archives Edmond Baurry-Loigerot



Mariage de René Hulín et Yvonne Lochon en juin 1920.
© Archives Odette Hulín



Jacqueline et Odette Hulín en 1925.
© Archives Odette Hulín

Après la guerre, **René Hulín** (Fontenay-le-Comte, 1888 – Saumur, 1982) reprend son métier de négociant en vins et spiritueux en 1919. Dès l'année suivante, il épouse Yvonne Lochon dont il aura deux filles, Jacqueline née en 1922 et Odette en 1923.

D'abord logé chez son oncle à Varrains, il achète une maison familiale *la Paterne*, devenue aujourd'hui l'espace culturel et bibliothèque René Hulín.

Intéressé par la vie publique, René Hulín est élu maire de Varrains en 1929. Il le restera jusqu'en 1945.



Mariage de Germaine Baudoin et d'André Moreau photographié en septembre 1920 dans la cour de l'Hôtel de la Paix rue Dacier. André est le fils d'Henri Moreau, administrateur de la Caisse d'Épargne et maire-adjoint de Saumur. © Archives Anne Faucou

Alfred Chevalier rentre aussi en 1919. Il retrouve sa femme Marguerite et leurs deux filles Odette, née en 1910 et Hermine née en 1914. Dès l'année suivante, il fait l'acquisition d'une propriété à Souzay juste à côté du château. Bon Accueil devient ainsi la maison de vacances où la famille et les amis se retrouvent l'été.

Odette et Hermine Chevalier sont scolarisées à l'école Saint-André de Saumur. Elles figurent sur cette photographie de classe (ci-dessous) prise en 1918 2^{ème} à gauche, premier rang et 2^{ème} derrière. Au centre, l'enseignante Marguerite Palussière entourée d'élèves.



Photographie de classe en 1918.
© Archives Xavier Harrault



Alfred Benon dans son atelier de Montparnasse. Vers 1920.
© Archives municipales de Saumur

Le sculpteur **Alfred Benon** (1887-1965) est aussi démobilisé en mars 1919. Sa femme Andrée et sa fille, Louise âgée de 6 ans, réfugiées à Saumur durant la guerre, le rejoignent en septembre 1919 dans son logement-atelier du quartier de Montparnasse. Chaque été, la famille Benon se retrouve dans la propriété familiale de Saint-Martin-de-la-Place.

La période de l'entre-deux-guerres est féconde en œuvres et en notoriété. Alfred Benon réapparaît dans les différents salons artistiques parisiens et honore 17 commandes publiques de monuments aux morts dans le Maine-et-Loire, la Marne, l'Aisne et la Seine-et-Oise qui lui permettent de subvenir aux besoins de sa famille. On lui doit aussi la sculpture d'Antoine Cristal à Parnay.

En 1920, René Hulín achète une Charronnette, une Torpédo Charron deux places de 1919. Yvonne Hulín pose au volant.
© Archives Odette Hulín



A PROPOS DE LA VOITURE ¹

Pour répondre aux exigences de l'armement, sept groupements industriels régionaux avaient été créés à l'automne 1914. En 1915, le groupement de Paris dirigé par Louis Renault rassemblait 962 établissements industriels. La concentration des entreprises et les nouvelles méthodes de rationalisation de la production devaient ainsi améliorer les modes de production automobile dès 1919. Elles conduisirent aussi à la disparition des petits constructeurs au profit de trois grands groupes : Citroën, Peugeot et Renault.

Louis Renault, dont le grand-père Alfred est né à Saumur en 1828, est aussi l'inventeur d'un des tous premiers chars français en 1917 le char Renault dit aussi FT17 qui fut le véhicule de combat blindé et chenillé le plus efficace de la première Guerre mondiale.

Fier de cette réussite, le conseil municipal de Saumur nomma dès 1922 la levée du Thouet boulevard Louis Renault.

La France produisit 45 000 véhicules en 1914, 55 000 en 1921, 145 000 en 1924 et 253 000 en 1929. Le prix d'une Citroën Type A en 1920 était de 12 500 F soit l'équivalent aujourd'hui de 11 800 €.

En 1922, le permis de conduire remplace l'ancien "certificat de capacité pour la conduite des véhicules" créé en 1893. A partir de cette date, les femmes accèdent peu à peu au permis de conduire parfois en cachette de leur mari.

¹ Texte rédigé avec le soutien de Philippe Billier, président du musée du Moteur de Saumur.



1. Assemblée de notables de la société de Boule de fort du Cercle Saint-Nicolas dans les années 1930.

On reconnaît au premier rang à la 5^{ème} place à gauche Alfred Chevalier et au centre le curé Martin de l'église Saint-Nicolas.

© Archives Xavier Harrault

2. La mère d'Alfred Chevalier, dite Grand-mère Mimine (1859-1936) pose avec madame Chaillou, née Emma Gallais (1860-1936) (à droite).

© Archives Xavier Harrault

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

La Ville de Saumur compte quelques personnalités féminines marquantes dans la première moitié du vingtième siècle. Parmi elles, deux saumuroises de naissance ou d'adoption ont contribué par leurs écrits et leurs actions à sortir la femme de son rôle essentiellement cantonné à la vie domestique et aux enfants et incarner une certaine image de la femme moderne du XX^{ème} siècle, citoyenne et libérée.

Parmi elles, **Gabrielle Dechezelles** née en Algérie en septembre 1885¹. A la mort de son père, elle s'installe à Saumur et entreprend des études d'institutrice. En 1905, elle épouse Louis Bouët, dont elle aura 3 enfants. Syndicaliste et militante aux côtés de son mari, elle assure pendant la guerre, la parution de la revue l'École Émancipée créée en 1910 par des instituteurs refusant de devenir des modèles d'obéissance à l'État. Nommée institutrice à Saumur en 1919, elle est activement surveillée et déplacée dans une autre école avant d'être révoquée en 1920, accusée de propagande anti-militariste. Âme du mouvement de l'École Émancipée en Maine-et-Loire, elle meurt en janvier 1977.

Marthe Peton née en 1885, devient très vite militante radical de gauche, comme son père le docteur Peton maire de la ville de 1892 à sa démission en 1914. Souvent vêtue de rouge (robe, coiffe, chaussures, cartable...) pour affirmer ses idées, elle enseigne aussi au Collège de Jeunes Filles. Bénévole dans les musées du château, elle est à l'origine de l'importante donation faite par le Comte Lair en 1919.

La collection est alors présentée sous la forme de salons, surchargés de faïences et d'objets de curiosité à l'abri dans des vitrines. En succédant à Théodore Valotaire en 1940, elle devient la première conservatrice des musées du château.



1. Gabrielle et Louis Bouët entourés de leurs 3 enfants.

© Archives du Centre d'histoire du travail de Nantes.

2. Musée municipal de Saumur. Collection Lair. Vue d'ensemble du salon.

© Archives municipales de Saumur.

¹ 11^{ème} enfant d'un instituteur laïque brimé pour ses idées et envoyé en Oranie (ouest algérien).

LES LOISIRS ET LE SPORT

Avec le retour à la paix, les français redécouvrent le plaisir de s'amuser et les loisirs. Les années d'après-guerre voient aussi le goût pour les pratiques sportives se développer, encouragé par Gaston Vidal sous-secrétaire d'État et président de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques. Le tennis, le vélo, la gymnastique et la natation deviennent très populaire notamment auprès des jeunes femmes.

La pratique du sport libère le corps des femmes et fait évoluer la mode et les tenues vestimentaires, en requérant pantalons, justaucorps et costumes de bain, même si l'ancienne génération porte toujours le corsage fermé et la robe longue, serrée haut à la taille.

En revanche, la boxe ou la Boule de Fort, jeu de boule séculaire en Anjou restent exclusivement pratiquées par les hommes.



3. Un groupe de boxeurs dans les années 1920. Maurice Fardeau est le deuxième en short en partant de la gauche.

© Archives Xavier Harrault

4. Odette Chevalier et ses amies sur une grève de la Loire. Après 1925.

© Archives Xavier Harrault

5. Odette Chevalier et ses amies jouant au tennis. Après 1925.

© Archives Xavier Harrault

LA RELANCE ÉCONOMIQUE

Le personnel de la Maison Pichard entoure Alfred Pichard et son fils Pierre (7^{ème} et 9^{ème} place au 2^{ème} rang en partant de la droite).

Photographie de 1928.

© Archive privée



Groupe de blessés au Cours Dacier. Archives de la Congrégation des Petites Sœurs de Saint-François d'Assise.

© Bruno Rousseau Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire.



La France sort exsangue de la guerre et la relance de l'économie et du travail devient une préoccupation essentielle, qui se pose autant pour les hommes que pour les femmes qui les ont remplacés en leur absence et pour les 2,8 millions de blessés.

La nouvelle organisation du marché de l'emploi mise en place à partir de juin 1919 permet aux hommes de reprendre le travail. Les "munitionnettes" sont alors incitées à quitter l'usine quand elles ne sont pas licenciées. De juin à septembre 1919, 37% des quelques 600 000 soldats démobilisés reprennent un emploi semblable à celui qu'ils occupaient avant guerre et 25% retrouvent leur employeur dans l'obligation légale de reprendre ses anciens salariés.

Les femmes retournent donc à leur rôle d'épouses et de mères alors que la bataille contre le dépeuplement de la France agite la société française¹. La loi du 31 juillet 1920 réprimant la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle témoignent de cette obsession de la natalité.

Des voix se font aussi entendre pour défendre les moyens de subsistance des 630.000 veuves de guerre, des célibataires et des ouvrières licenciées. En février 1927, le maire de Saumur Robert Amy et le Conseil municipal de Saumur décident d'attribuer aux femmes les mêmes salaires que les hommes, sur les emplois précédemment exercés par les hommes².

Toutefois, l'inflation galopante et la stagnation des salaires sont compliquées par des pénuries et des rationnements et la distribution des 15 838 cartes d'alimentation reçues à Saumur en 1918 se fait trop lentement³. Des mouvements de grèves spontanés se développent un peu partout : les maçons, les boulangers, les ouvriers des industries : fonderies, scieries. Même les enfants des Verreries du saumurois débrayent 36 heures en novembre 1920 pour réclamer l'uniformisation de leurs salaires, les moins payés gagnant 10,75 francs par jour⁴.

¹ <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/lemancipation-des-femmes-dans-la-grande-guerre>.

² Conseil municipal du 12 février 1927.

³ Saumur Jadis.

⁴ 12,75 francs pour les mieux payés.



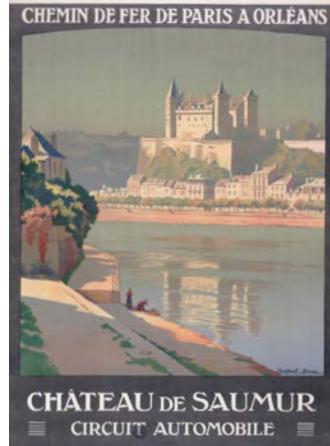
**École industrielle :
vue des ateliers.**

© Archives municipales
de Saumur



**L'école accueille aussi de nombreux étudiants
étrangers comme cet élève ingénieur chinois
hébergé par Alfred Chevalier à Souzay.**

© Archives Xavier Harrault



**Affiche
publicitaire
de 1924 des
Chemins de
fer de Paris
à Orléans
- Château
de Saumur
- circuit
automobile.**

© Archives
municipales
de Saumur



1



2

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE ET LA CHAMBRE DE COMMERCE

L'École Industrielle de Saumur fondée en 1884 dans les locaux de l'actuel lycée Duplessis-Mornay joue un rôle important dans la formation des futurs ingénieurs. Elle délivre un diplôme de sous-ingénieur mécanicien électricien et un certificat de capacité. En 1929, elle dispense notamment un cours normal pour trois sections : PTT, Arts et Métiers, mécaniciens de la Marine, et un cours supérieur industriel.

De son côté, la Chambre de Commerce, présidée par Alfred Pichard de 1913 à 1945, s'efforce de renouveler les activités économiques et de créer de l'emploi⁵. Elle développe dans ses locaux de la rue de Bordeaux des cours de comptabilité et de sténo-dactylographie pour les femmes et des cours professionnels de dessin industriel. Elle compte 200 élèves en 1923⁶.

La Chambre de Commerce héberge aussi le Syndicat d'Initiative du Saumurois créé en 1917. Il ouvre une permanence dans le hall du théâtre et publie chaque année une petite brochure avec plan, notice historique

et dictionnaire des curiosités. C'est en 1930 que Saumur se proclame pour la première fois " la Perle de l'Anjou ".

L'illustration économique et financière de Maine-et-Loire consacre en 1925 un numéro spécial sur la vie économique saumuroise. On apprend que les vins mousseux, les fabriques de chapelets, bijoux religieux et médailles, les cultures de graines et semences et les distilleries tiennent le premier rang dans la production de richesses de la région.



**Assemblée de patrons saumurois dans les années 1920. On reconnaît
Alfred Chevalier, menuisier au dernier rang à gauche (2^{ème}).**

© Archives Xavier Harrault

LE RETOUR À L'EMPLOI

Démobilisé en 1919, **Alfred Chevalier** (1883 – 1964) reprend sa menuiserie 7 rue Beaurepaire à Saumur. Très vite, l'entreprise compte une vingtaine de salariés et intervient sur d'importants chantiers comme le château de Saumur ou l'Institution Saint-Louis. Elle est également présente sur les grandes foires internationales comme l'exposition internationale des arts décoratifs et industriels de 1925.

Georges Pichard (1876-1964) également démobilisé en 1919 reprend son métier de peintre et graveur. Il travaille ponctuellement pour son frère Alfred Pichard (1874-1945) qui dirige l'entreprise familiale en même temps que la Chambre de Commerce. La maison Pichard concurrente de Balme et Mayaud produit des objets religieux et des médailles vendus dans les bijouteries ou produits en grandes séries et commercialisés en Europe et au Canada pour les lieux de pèlerinage. En 1924, Georges Pichard grave ce cendrier montrant le panorama en front de Loire de Saumur. Il produisit aussi de nombreuses aquarelles représentant la région saumuroise.



3

1. La fête de la Sainte-Anne patronne des menuisiers et des ébénistes à Souzay en 1921. On reconnaît au centre Alfred Chevalier et au premier plan, ses deux filles Odette et Hermine Chevalier. A gauche, figure aussi le jeune Lucien Gautier (né en 1913) futur sénateur et maire de Saumur de 1959 à 1971 et sa sœur Suzanne.

© Archives Xavier Harrault

2. Un compagnon pose devant son chef d'œuvre au milieu des ouvriers et du patron rassemblés dans la menuiserie. On aperçoit les filles d'Alfred Chevalier qui ont grandi, Odette sur l'échelle et Hermine à droite vers 1931.

© Archives Xavier Harrault

3. Alfred Pichard en 1925.

© Archive privée

4. Cendrier gravé par Georges Pichard.

© Collection privée.



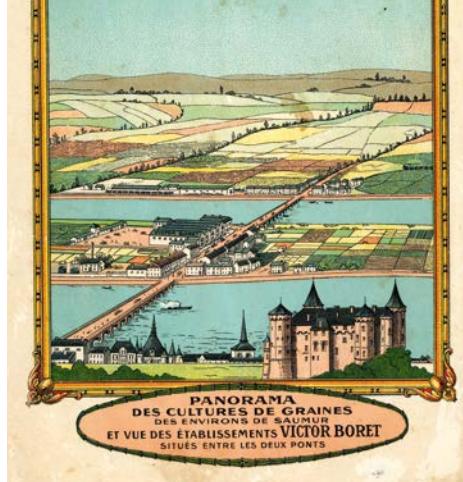
4

⁵ Elle quitte ses locaux de la rue du Temple en 1926 pour s'installer rue de Bordeaux.

⁶ Saumurjadis.



Graineterie Boret : une brochure publicitaire montre plusieurs vues de l'entreprise dont le bureau commercial de Mr Victor Boret.
© Bruno Rousseau. Inventaire Général des Pays de la Loire.



Panorama des cultures de graines des environs de Saumur et vue des établissements Victor Boret situés entre les deux Ponts sur la dernière de couverture du Manuel de l'amateur de jardinage et de l'agriculteur et Première de couverture. © Collection Nathalie Baranger

Victor Boret, né à Saumur en 1872, dirige l'importante entreprise familiale de graines et de semences entre les Ponts avant d'être appelé par son ami Georges Clemenceau pour occuper le poste de ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement du 16 novembre 1917 à sa démission le 20 juillet 1919⁷.

Le Manuel de l'amateur de jardinage et de l'agriculteur imprimé à Saumur en 1922, présente en dernière de couverture un panorama idéalisé des terres maraîchères et des locaux des établissements Boret qui seront bombardés en 1940.

Le poète **Marcel Béalu**⁸, né en 1908, a passé son enfance à Saumur pendant la guerre. Après son certificat d'études obtenu en 1920, il est employé par les établissements Boret. Il a tout juste 13 ans. En allant à pied à l'usine, il pouvait apercevoir tout au long des berges, les activités portuaires et sablières côtoyer les bains et les bateaux-lavoirs. Debout sur la Loire, les tireurs de sable munis de longues perches terminées par un godet, tiraient le sable du fleuve. Un bon ouvrier pouvait draguer en un jour 15 tonnes de sable ensuite utilisé pour la construction ou pour patiner les rails.

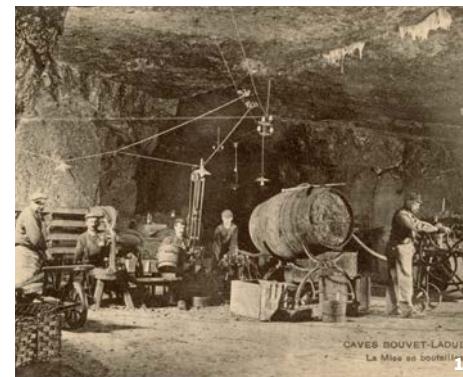
Pour les agriculteurs et les viticulteurs, le retour à l'emploi est moins compliqué. Comme Auguste Thivaux maraîcher à Vivy ou Louis Chudeau cultivateur aux Rosiers-sur-Loire, ils retrouvent leurs exploitations que leurs familles ont fait fonctionner parfois tant bien que mal.



L'entreprise sablière Jean Fardeau durant l'hiver 1929. La Loire charrie des glaces. © Archives Xavier Harrault



Les tireurs de sable. Photographie.
© Archives Xavier Harrault



LES MAISONS DE SAUMUR BRUT

Au sortir de la guerre, les maisons de Saumur brut se relèvent doucement. Le syndicat des Vins mousseux regroupe désormais 15 établissements (il y en avait 20 en 1912). On assiste dans les années 1920 à un essor exceptionnel de la production de Saumur brut. En 1926, toutes maisons confondues, la production atteint même le chiffre record de 10 millions de bouteilles dont un tiers sont exportées.

Bien que présentes dans les grandes foires internationales, les maisons de Saumur brut peinent à s'imposer à l'export, concurrencées par le Champagne qui vient de faire l'objet de la première appellation d'origine contrôlée de France en 1927. Cette année là, les ventes saumuroises enregistrent des baisses record. Toutefois, leur force de frappe publicitaire leur permet de faire face aux difficultés passagères.

L'affiche ci-contre est l'œuvre de Leonetto Cappiello (1875-1942), peintre, illustrateur, caricaturiste et affichiste italien, naturalisé français en 1930. Il avait déjà dessiné les célèbres affiches du Cachou Lajaunie en 1900 et du Bouillon Kub en 1911, rééditée en 1931.

- 1. La mise en bouteilles. Caves Bouvet-Ladubay.**
© Archives municipales de Saumur
- 2. Caisnes d'expéditions pour l'exportation du Saumur brut.**
© Archives de la maison Veuve Amiot
- 3. Bandeau publicitaire de la Maison Veuve Amiot sur un tramway à Grenoble.**
© Archives de la maison Veuve Amiot



Affiche Crémant du Roi Veuve Amiot Grands vins mousseux Saint-Hilaire-Saint-Florent par Capiello en 1922.
© Archives de la Maison Veuve Amiot

⁷ Saumur jadis.
⁸ http://bu.univ-angers.fr/sites/default/files/inventaire_bealu.pdf



LA MAISON VEUVE AMIOT

A la mort d'Elisabeth Amiot en 1917, son fils Jules Amiot (1872 – 1956) de retour du front se retrouve seul aux commandes de la maison qui prend le nom de Veuve Amiot.

Son engagement dans la première Guerre mondiale alors qu'il a déjà plus de 40 ans et ses faits d'armes lui valent d'être décoré de la médaille d'officier de la Légion d'honneur en 1925 par le général Thureau sur la place du Chardonnet.



1. Jules Amiot fait officier de la Légion d'honneur en 1925
© Archives de la Maison Veuve Amiot

2. Maison Veuve Amiot, sortie d'usine.
© Archives de la Maison Veuve Amiot



3. Le chantier d'emballage. Maison Veuve Amiot.
© Archives de la Maison Veuve Amiot

4. Un remueur
© Archives de la Maison Veuve Amiot



LA CAPSULERIE DU PONT-FOUCHARD⁹ ET LES VERRERIES DU SAUMUROIS

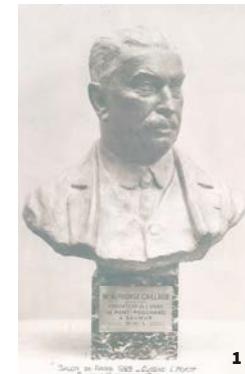
Les maisons de Saumur brut génèrent des activités économiques connexes comme la fabrication de capsules et de bouteilles de verre. L'une des plus importantes usines de Saumur, annoncée de loin par sa cheminée géante, est la Capsulerie métallique de la Loire, construite en 1901 par Alphonse Caillaud à l'entrée de Bagneux, sur les rives du Thouet non loin du Pont-Fouchard.

Renommée Société Sainte-Marie Dupré après fusion avec d'autres capsuleries de France, elle s'est constamment modernisée et mécanisée de manière à élargir sa gamme de production afin de s'adapter aux besoins du moment : capsules de bouteilles, couvercles de bocaux et même bouchons en laiton pour obus¹⁰ pendant la guerre. En 1916, elle employait même 121 femmes contre seulement 15 hommes.

Les Verreries du Saumurois fondées en 1917 occupent un vaste terrain au Clos Bonnet sur lequel est entrepris à partir de mai 1920 la construction de bâtiments et de fours par des spécialistes venus de Lyon.

9 L'illustration économique et financière du 9 mai 1925 et Saumur jadis.
10 Saumur Jadis.

La fabrique de capsules du Pont Fouchard.
Extrait d'une facture de 1902
© collection du Musée du Moteur



1. Buste d'Alphonse Caillaud par Eugène L'Hoest en 1928 présenté au salon de Paris. Eugène Léon L'Hoest (1874-1937) a passé son enfance en Anjou et réalisé plusieurs bustes de personnalités saumuroises.
© DR

2. Dessin d'Antoine Cristal par Alfred Benon en 1929.
© Archives municipales de Saumur

La verrerie est à la pointe de la modernité¹¹. Elle emploie déjà des machines automatisées¹² afin d'apporter aux bouteilles la plus grande régularité dans le calibrage, la contenance et le poids et la meilleure solidité tout en réduisant la main d'œuvre : un bras va cueillir la quantité exacte de verre en fusion et la dépose dans des moules perfectionnés. Il n'y a plus de cueilleurs et de souffleurs exposés à la chaleur du brasier ; un seul mécanicien suffit à assurer la marche normale de deux machines.

LA STATION VITICOLE DE SAUMUR

La station viticole de Saumur connaît au même moment son apogée avec l'arrivée en 1919 d'un nouveau directeur le docteur Paul Maisonneuve (1850-1928).

Il entreprend d'installer un premier laboratoire complété d'un poste météorologique et de mettre à jour la collection de vignes qui comptera en 1925 quelques 1400 cépages venus des quatre coins du monde.

En 1921, il fait planter contre le mur de la grande terrasse, sur une longueur de 130 mètres la fameuse Treille de Saumur, une collection de 38 variétés de raisins de table. Il publie en 1925 *L'Anjou, ses vignes et ses vins*, un ouvrage de référence encore aujourd'hui.

11 Dans l'illustration économique et financière, 9 mai 1925.
12 De la marque Roirand.

En 1928, Maisonneuve meurt à 78 ans et la direction des travaux de la station est confiée au chef jardinier. La même année, le 24 décembre 1928, le vigneron Antoine Cristal (1837 – Saumur 1931) également ami de Clemenceau lègue son prestigieux vignoble à l'hôpital de Saumur.



Paul Maisonneuve, directeur de la station viticole entre 1919 et 1928 et jardiniers dans le jardin. © Médiathèque de la communauté d'agglomération Saumur Val de Loire

L'ÉCOLE DE CAVALERIE

Char Renault FT17 avec un groupe
de militaires posant dessus.

© Archives Jacques Maillard



1. Spahis au galop dans la région de Boured dans les montagnes du Rif au nord du Maroc.

© Archive privée

2. Portrait du Général Edouard Thureau commandant l'École de Cavalerie de 1919 à 1925.

© Collection Musée de la Cavalerie

L'ÉCOLE DE CAVALERIE À L'ÉPREUVE DE LA MODERNISATION

La Grande Guerre a marqué un tournant capital pour la cavalerie tout entière notamment sur le front occidental. Le déluge de feu de l'arme moderne a contraint les hommes à se retrancher et remis en question l'usage du cheval de guerre.

Toutefois, la victoire en 1918 lui confère à nouveau la place de première cavalerie du monde, alors qu'elle devient au sein même de l'armée française, l'arme la plus critiquée. Le Parlement envisage de la réformer et soulève la question de son maintien.

Cependant, les cavaliers n'admettent pas encore la fin annoncée du cheval d'autant que les succès de la cavalerie lors des campagnes coloniales menées au cours des années 1920 en Afrique du Nord et dans les pays du Levant leur donnent partiellement raison.

Comment l'École de Cavalerie de Saumur va-t-elle vivre ce tournant décisif ?

LA RÉOUVERTURE DE L'ÉCOLE DE CAVALERIE

Fermée dès 1915, l'École de Cavalerie a fonctionné au ralenti pendant toute la durée du conflit. Elle réouvre néanmoins progressivement à partir de décembre 1918 sous le commandement du Général Thureau.

Le Lieutenant-Colonel Wattel nouvellement nommé Écuyer en chef est chargé de « reconstituer le Cadre Noir » et de relancer la formation équestre. La reprise des cours est prévue pour le mois d'octobre 1919. 250 à 300 élèves au moins sont attendus, de toutes catégories, français et étrangers, ayant tous fait la guerre et dans toutes les armes ».



Portrait du Lieutenant-Colonel Wattel à cheval.

© Collection Musée de la Cavalerie



1



2

1. École d'application de la maréchalerie.
© Collection Yves Cornet

2. Groupe de spahis en formation à l'École de Cavalerie.
© Archives Jacques Maillard

La tâche est difficile : les écuries sont insalubres, rongées par les rats et la gale, une des carrières a été transformée en stade où l'on joue au football américain et le terrain du Chardonnet est encombré de baraquements construits pour l'artillerie américaine. Remis à l'armée française en 1919, ils sont progressivement rasés. Désormais, ce « champ de Mars » sera scindé en deux : la moitié sud, face à la cour de la caserne des carabiniers, sera vouée à l'instruction équestre ; l'autre au nord sera affectée à la formation militaire et bientôt automobile.

La remise en état de l'École achevée, le manège abrite 450 chevaux et dès 1922, la remonte des chevaux permet de présenter le premier carrousel d'après-guerre¹. En 1929, le manège comptera 1200 chevaux.

Affiche du concours du cheval de guerre. Saumur Grands carrousels de 1924.
© Archives municipales de Saumur



Les spahis reviennent aussi s'entraîner à Saumur. Leur cantonnement est un peu à l'écart, du côté de l'avenue du Breil. Armés d'un sabre et d'une carabine, les spahis représentent un idéal de tradition équestre légère et sont de ce fait souvent mis en avant dans les parades et les carrousels.

LE NOUVEL ESSOR DE L'ÉQUITATION

C'est aussi sous l'impulsion du Lieutenant Colonel Wattel que les écuyers du Cadre Noir se dotent d'une nouvelle tenue – la tunique fendue noire et que le Manège s'oriente vers les compétitions hippiques et les représentations à l'étranger pour montrer le travail des écuyers.



Le capitaine Xavier Lesage montant le cheval Taine avec lequel il remportera la médaille d'or en dressage individuel aux Jeux Olympiques de Los Angeles en 1932.
© Collection Musée de la Cavalerie

1. On motorise !.. Reconstitution historique : " Blindé... blindé... mais on l'a été avant toi ! "
© Archives municipales de Saumur

2. Pause musicale après la course à l'hippodrome de Verrie en 1926.
© Archives municipales de Saumur



2

En 1922, le Centre de Préparation aux Concours Hippiques est créé. L'équitation sportive et de représentation prend le pas sur l'équitation martiale avec de beaux résultats. Ainsi, le capitaine Xavier Lesage monté sur Plumarol remporte la médaille de bronze en dressage aux jeux Olympiques de Paris en 1924. En 1928, à Amsterdam c'est au tour du Baron Charles Marion de remporter l'argent en dressage.

L'exaltation de la culture cavalière saumuroise va de pair avec le retour à une vie mondaine intense, aux traditions, aux carrousels et aux courses à Verrie, tels que la Belle époque en avait laissé le souvenir.

LES PRÉMICES DE L'ARMEMENT MODERNE

Même si l'instruction des unités à cheval reste prioritaire jusqu'en 1930 conformément aux doctrines de la cavalerie en vigueur, une décision ministérielle rend l'instruction automobile obligatoire pour tous les officiers élèves et tous les élèves officiers en 1927. Cette décision coïncide aussi avec la généralisation du moteur à explosion dans les grandes villes à la fin des années 1920.

Cette caricature (ci-dessus) de la « fin » du cheval montre le peu d'enthousiasme des cavaliers pour ces nouveaux chevaux de guerre.

Il s'agit désormais d'accélérer la transformation des divisions de cavalerie en divisions légères motorisées. L'impulsion est donnée par le général Maxime Weygand qui a été instructeur à l'École de Cavalerie avant la guerre. Proche du maréchal Foch, c'est aussi lui qui a été chargé de lire les conditions de l'armistice à la délégation allemande le 11 novembre 1918.



Le général Maxime Weygand photographié en mai 1918 au château de Sarcus, QG du général Foch.
© Archives Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine



1. Centre d'instruction des automitrailleuses.

© Collection Yves Cornet

2. Quand on voit les voitures TT... au biberon. "Ça n'est même pas fichu d'aller seul à l'abreuvoir ! " Dessins.

© Archives municipales de Saumur



Toutefois, malgré l'ouverture du Centre d'instruction des automitrailleuses en 1919, les premières automitrailleuses arrivent tardivement à l'École de Cavalerie. Les premiers modèles en service sont des White, fabrications hybrides montées sur des châssis de camions américains et armés par une mitrailleuse et un canon de 37².

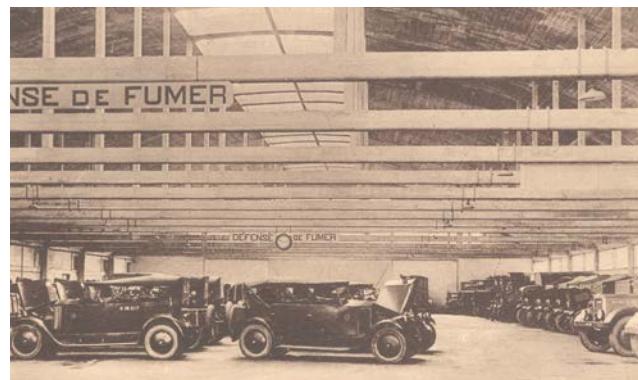
L'atelier d'arçonnerie est transformé en Centre d'instruction automobile mais devant l'ampleur prise par la motorisation, la décision est prise de construire un bâtiment neuf consacré à l'automobile.



Char Renault FT17 en manœuvre dans la forêt de Fontevraud.
© Archives Jacques Maillard

En 1928 débute la construction du manège Bossut qui s'écroule en plein travaux en décembre faisant de nombreuses victimes.

A à la fin des années 1920, Saumur accueille aussi l'école du train, l'arme de soutien logistique chargée des ravitaillements sur les champs de bataille et l'École de Cavalerie prend le nom d'École militaire et d'application de la cavalerie et du train.



École de Cavalerie et du train. Grand garage intérieur côté nord.
© Collection Yves Cornet



1. Officiers du Club de Villebernier.
© Archives municipales de Saumur

2. Villebernier 31^e Génie ferroviaire. Le dépôt des machines.
© Archives municipales de Saumur

LES AMÉRICAINS À SAUMUR

Le cargo américain Viligentia coulé par l'Allemagne devient pour le Congrès, le prétexte d'un vote en faveur de la guerre en avril 1917. En moins de dix-huit mois, à compter du premier débarquement le 26 juin, plus de deux millions d'américains, des tonnes de matériels, de munitions, d'armes et de ravitaillement vont transiter par Saint-Nazaire pour rejoindre peu à peu les zones de front.

Le 14 septembre, le maire de Saumur Louis Mayaud informe ses concitoyens que l'École de Cavalerie est mise à disposition de l'armée américaine. Celle-ci y implante une École d'officiers d'artillerie qui comptera jusqu'à 300 instructeurs américains et quelques français. Quatre commandants se succéderont à la tête de l'École.

La formation à la fois à l'artillerie de campagne et à l'artillerie lourde dure 12 semaines et se fait en partie au champ de tir de Fontevraud sur des canons français de 75mm et des obusiers de 155mm. Chaque mois, des hommes provenant de tout le Corps expéditionnaire américain arrivent à Saumur et repartent ensuite vers les zones de combats. Au total, ce sont 4 941 stagiaires qui seront formés dans cette École d'artillerie entre 1918 et 1919.

Le 10 avril 1918, le ministre de la guerre autorise l'établissement d'un camp pour le 31^{ème} Régiment de génie ferroviaire américain qui s'installe à Villebernier, à la jonction des voies ferrées provenant des ports de Saint-Nazaire et de la Rochelle où débarquent les soldats américains.



Le service régulier d'autobus assurant la liaison entre la gare de Saumur et le camp de Villebernier. © Archives municipales de Saumur



Villebernier 31° Génie ferroviaire : de gauche à droite, le major Shipley, super-intendant des chemins de fer, le Lieutenant-Colonel Mason et le major Fairman en juin 1919.

© Archives municipales de Saumur

Au total ce sont 51 officiers et 1705 hommes qui assurent le fonctionnement du site sous le commandement du major R. Fairman avec l'aide de 162 ouvriers civils américains.

L'École d'artillerie ferme ses portes fin janvier 1919 pour les derniers stagiaires et en février pour les derniers instructeurs. Le 3 mars 1919, à l'occasion d'une tournée dans l'ouest de la France, le général en chef John J. Pershing descend à Saumur, visite le camp de Villebernier et salue les instructeurs français.

Durant la présence américaine dans le saumurois, on relève une vingtaine de mariages franco-américain entre en 1918 et 1920.

Sur les 26 soldats américains décédés dans le saumurois, 13 furent inhumés dans le cimetière de Saumur avant que leurs dépouilles ne soient rapatriées aux États-Unis par leurs familles. Seul Peter Schmitt mort à l'hôpital de Saumur le 19 novembre 1918 restera inhumé au cimetière à la demande de sa famille.



Américains devant un baraquement pendant l'inspection de la garde.
© Archives municipales de Saumur

En quelques mois, les Américains construisent un important centre de maintenance ferroviaire et une gare-relais destinée à recevoir des trains américains en vue de l'échange des machines et des équipes.

Le camp est immense et regroupe un hôpital, un lieu de culte pour le chapelain le lieutenant Wilson et 36 baraquements³ qui comprennent les bureaux du commandant en chef, un quartier des officiers avec une cantine, un dépôt des machines, des bureaux et des ateliers, des cuisines, une boulangerie et une blanchisserie. Il compte aussi un club des officiers, un foyer du soldat et l'œuvre YMCA (Young Men's Christian American). Enfin, des enclos abritent les 147 prisonniers allemands utilisés comme main d'œuvre dans l'atelier de réparation.

Boued dans le Rif marocain en novembre 1926. Femmes portant une outre d'eau.

© Archive privée



1. René Mérand, 21 ans, zouave à Casablanca au cours d'une permission à Saumur. Photographie vers 1924.

© Archives Jeanine Mérand

2. Pierre Pichard à son retour du Maroc en 1927

LA GUERRE DU RIF⁴

Les années 1920 sont aussi marquées par des opérations de pacification menées dans les pays du Maghreb notamment au Maroc où une guerre opposa entre 1921 et 1926 l'Espagne et la France à la République éphémère rifaine – une constellation de tribus d'origine berbère menée par leur chef Abdelkrim dans les montagnes du Rif et du Moyen Atlas.

Parmi les personnalités engagées, le capitaine Henry de Lespinasse de Bournazel, ancien élève de l'École de Cavalerie qui sera tué en 1933.



Groupe de saumurois sur le départ photographiés à Marseille.

© Archive privée

Afin de constituer des troupes de renforts, plusieurs jeunes saumurois partirent donc faire leur service militaire au Maroc et en Algérie.

LE CRÉPUSCULE DES CENTAURES

Au-delà des hommes morts aux combats, le monument aux morts de l'École de Cavalerie inauguré le 15 novembre 1925 célèbre avec ses figures de centaures le déclin du cavalier monté qui faisait corps avec sa monture. La représentation des avions et des chars annonce aussi la modernisation de l'armée d'autant que le désengagement des régiments à cheval à partir de 1915 a conduit de nombreux cavaliers à servir dans l'aviation ou les blindés.



Soldats défilant devant le monument au mort de l'École de Cavalerie après 1925.

© Collection Jacques Maillard

⁴ Vincent Courcelle-Labrousse, Nicolas Marnié, La guerre du Rif. Maroc 1921-1926, Paris, Tallandier, 2008. 365 p et Le Maghreb colonial dans le Monde Diplomatique n° spécial avril-mai 2006 coordonné par Ignacio Ramonet.

ARCHITECTURE ET URBANISME

La cité des Moulins en construction depuis l'actuelle rue Lamartine, archives Saumur Habitat
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire



LES INFRASTRUCTURES DE LA VIE URBAINE

Après la mort accidentelle du maire Louis Mayaud en 1919, l'Union sacrée perdue à Saumur avec la municipalité républicaine et conservatrice d'André Astié de décembre 1919 à mai 1925. Robert Amy (1877-1945) et les radicaux de gauche emportent les municipales de mai 1925. Le nouveau maire mène une politique urbanistique et sociale active selon deux ambitions : doter la ville d'équipements techniques, sportifs et culturels visant à améliorer la qualité de vie des saumurois et construire des logements accessibles au plus grand nombre.

Dès 1925 Robert Amy nomme Jean Hénin (1894-1949) architecte-voyer de la ville. Le rapport qui accompagne le plan d'aménagement et d'extension de la ville établi en 1931, fait état de conditions sanitaires déplorables ou l'insalubrité, les risques d'épidémies via les eaux suspectes et la tuberculose dominant dans certains quartiers. Populations et habitats sont soumis aux crues annuelles du fleuve, aux éboulements réguliers du coteau, voir les deux comme au Fenêt où l'habitat troglodytique est le quotidien des familles modestes et des travailleurs saisonniers. Jean Hénin note ainsi dans son rapport que des éboulements conséquents ont eu lieu en 1925, 1926, 1928 et 1930.

Les projets d'envergure pensés par la municipalité durant cette décennie seront principalement mis en œuvre dans les années 1930. Parmi les premiers chantiers engagés par Jean Hénin, on compte le système d'égouts de la ville et l'accès à l'eau potable pour les habitants. En 1932, selon ses plans, est construite la nouvelle usine des Eaux du quartier du Petit-Puy qui permet, via pompage, traitement et stockage (château d'eau), d'alimenter un réseau de 45 km de canalisations et de desservir les quartiers élevés de la ville. En 1934, 73% des habitations

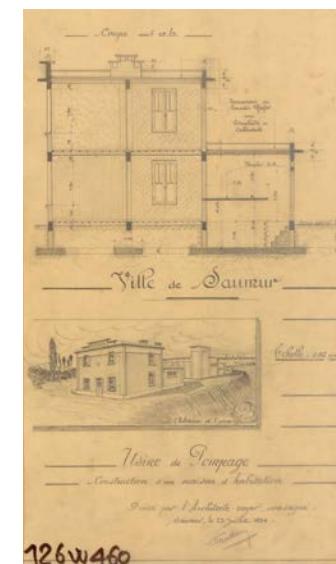


Portait du maire de Saumur Robert Amy.

© Archives Odette Hulin

saumuroises sont desservies. L'amélioration du service d'eau et d'assainissement est prioritaire pour l'architecte municipal qui entend lutter contre l'insalubrité.

Confort et modernité s'illustrent également à travers la grande campagne d'électrification initiée au lendemain de la Grande Guerre, dès 1919. Les rues de la ville ne sont plus éclairées la nuit car les becs de gaz ont été démontés en 1916 suite à la pénurie de charbon. Progressivement des lampadaires électriques sont implantés. Les rues



Beaurepaire et Dacier sont équipées en 1922. Le Conseil municipal décide également de remplacer le gaz par l'électricité dans les bâtiments publics : le théâtre tout d'abord, puis le collège de garçons en 1925 et toutes les écoles primaires en 1928.

Plan de la nouvelle station d'épuration.

© Archives municipales de Saumur

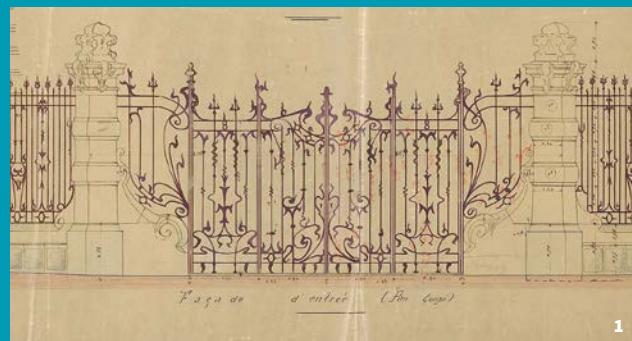
QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DES MOUVEMENTS ART NOUVEAU ET ART DÉCO

L'ART NOUVEAU

À la fin du 19^e siècle, certains artistes s'affranchissent des styles du passé et de l'éclectisme qui dominait ce siècle. Le mouvement est basé sur le principe d'un art total et il ne peut y avoir de séparation entre architecture et décoration. Les productions artistiques s'illustrent par l'élégance et la légèreté des formes souples inspirées de la nature et de la femme. À Saumur l'architecte Henri Jamard (1879-1953) s'inscrit dans ce répertoire ornemental. La façade refuse la ligne droite au profit des ondulations et les garde-corps des balcons s'orientent d'entrelacs.

L'ART DÉCO

Dès les années 1910, en réaction à l'Art Nouveau jugé trop exubérant et nommé alors l'Art Nouille, les architectes donnent naissance à un mouvement artistique qui prendra le nom de mouvement Art Déco suite au triomphe de l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs de 1925 à Paris (exposition initialement prévue en 1916 mais ajournée du fait de la guerre). Les constructions aux façades sobres et allongées, souvent de couleur blanche, privilégient les bow-windows, les fenêtres hublot et les toits terrasse. On parlera de forme « paquebot ». Les motifs floraux sont encore à l'honneur mais souvent déclinés en bas-reliefs ou dans les ferronneries. Quelques maisons particulières à Saumur illustrent parfaitement ce courant ainsi que le cinéma le Palace ou encore l'école maternelle des Violettes de l'architecte de la ville Jean Hénin (1894-1949), bâtiment salué par ses pairs et à l'honneur dans la revue spécialisée La construction moderne en mai 1939.



1. Dessin de la grille (1902) de l'ancienne Caisse d'Épargne par l'architecte Jules Dussauze (1851-1912), rare exemple de la maîtrise de l'Art nouveau à Saumur, aujourd'hui disparue
© Archives municipales de Saumur.



2. Détail d'une lucarne Art nouveau, rue du Maréchal Leclerc.
© Service Ville d'art et d'histoire de Saumur



Maison années 30, 90 rue du Maréchal Leclerc, par Victor Pierre Brunel (architecte) et Pietro Bellati (entrepreneur)
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire



Maison dite aux Tournesols, 23 rue Gambetta par Henri Jamard.

© Service Ville d'art et d'histoire de Saumur

Le développement urbain est donc encore timide entre 1918 et 1929 et la municipalité surtout soucieuse d'équipements collectifs apportant commodités et hygiène aux saumurois.

L'ART NOUVEAU OUVRE LE SIÈCLE MAIS L'ART DÉCO TRIOMPHE

Dans les années 1920 la ville ne subit pas de transformation urbanistique majeure et les nouveaux bâtiments, construits plutôt à l'initiative du privé, font écho aux activités économiques : constructions ou agrandissement d'entreprises et banques saumuroises par exemple. Les architectes Henri Jamard (1879-1953) et Victor-Pierre Brunel (1870-1959) signent les édifices de la période. Ils abandonnent progressivement les modèles Art nouveau, délaissent les façades appareillées et les décors sculptés pour faire régner en maître le béton. En faisant appel au savoir-faire des maçons italiens dans le domaine du béton armé, plusieurs bâtiments aux vastes volumes géométriques marquent la ville d'une architecture nouvelle, emblématique du courant Art Déco.

VICTOR-PIERRE BRUNEL (1870-1951)

Victor-Pierre Brunel est né à Paris en 1870. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris en 1901, il enseigne l'architecture à l'Association polytechnique. Installé à Saumur, il y construit un grand nombre de maisons

familiales, qu'il signe "V.P. Brunel", en ajoutant la date et parfois le nom de l'entrepreneur. En 1921 il construit le bâtiment de la Banque française pour le commerce et l'industrie, établissement fondé en 1901 sous l'égide de l'État. Cette Banque fusionne en 1922 avec la Banque nationale de crédit qui, entre 1913 et 1920, avait elle-même absorbé une trentaine d'établissements de crédit locaux et régionaux soit un empire de 442 agences dont 188 succursales. Les opérations d'escompte constituent la moitié de ses opérations et la banque contribue activement au financement des dépenses publiques, en particulier dans le cadre de l'effort de guerre.

Le bâtiment de Saumur, situé 2 rue du Petit-Thouars (actuel Hôtel des Ventes) présente une façade de tuffeau au répertoire académique : bossage, guirlandes, fleurs. Les fortes grilles aux ouvertures rappelle la fonction de banque.

HÔTEL DES POSTES, 1927

La construction du nouveau bâtiment des Postes est commencée en 1913 sous la direction de l'architecte Ernest Bricard, d'après les plans dressés en 1909 par Jules Dussauze (mort en 1912). Victor-Pierre Brunel signe les agrandissements de 1927. Du côté de la Place Du Petit-Thouars, afin d'harmoniser l'ensemble avec le bâtiment



Hôtel des Postes, détail des huisseries © Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

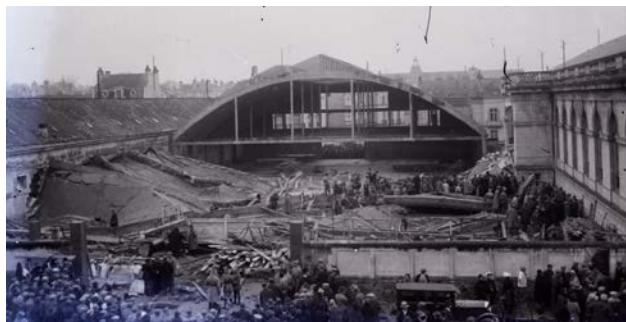
primitif, l'architecte déploie plutôt un vocabulaire classique : pilastres à chapiteaux toscans, toit en pavillon et œil-de-bœuf. En revanche, du côté de la rue de la Grise, Victor-Pierre Brunel propose une aile aux lignes épurées et de remarquables huisseries Art Déco.



Clinique Fardeau, côté cour, agrandissements de 1927
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

LA CLINIQUE FARDEAU, 1927

La clinique privée de la rue Fardeau est ouverte vers 1911-1912 par les docteurs Gandar et Petit. Pendant la guerre la clinique, équipée de salles d'opération, devient avec l'Institution Saint-Louis l'hôpital auxiliaire n°6. Mais les deux chirurgiens furent mobilisés, le docteur Gandar dans les Balkans, le docteur Petit aux Dardanelles et l'hôpital, faute de médicalisation accueillit des officiers et sous-officiers en convalescence. D'importants agrandissements de la clinique sont commandés à Victor-Pierre Brunel en 1927. La façade sur rue s'habille de petites briques claires qui laissent à peine deviner l'ossature béton de l'extension. À l'inverse le procédé de béton armé pour doubler le corps d'origine et éclairer pleinement les différents espaces est parfaitement lisible côté cour.



Effondrement du hangar lors de sa construction en 1928
© Archives municipales de Saumur



La salle de préparation des commandes des Graineteries Boret, vue issue d'un catalogue publicitaire, Archives départementales de Maine-et-Loire
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

LES GRAINETERIES BORET, 1927

À l'angle de l'ancienne place du Roi-René et de l'actuel quai Comte-Lair, dans le quartier des Ponts, la famille Boret rachète les graineteries Jules Desmats. L'entreprise familiale est prospère et en 1927, Victor Boret étend ses locaux. L'architecte Victor-Pierre Brunel propose un programme novateur : une ossature en béton armé aux portées importantes afin d'obtenir de vastes entrepôts et des salles de travail lumineuses via d'immenses verrières. L'aile neuve présente uniquement un quadrillage de poutrelles béton et de verre, jamais de travées aux murs pleins.

EXPLOITS TECHNIQUES ET ICÔNES SAUMUROISES DU STYLE ART DÉCO

LE HANGAR BOSSUT, 1926-1931

Face à l'ampleur prise par les engins motorisés au sein de l'instruction militaire, l'École de Cavalerie commande un vaste hangar destiné à l'automobile. C'est l'ingénieur Dolmans, d'Angers, qui, selon la circulaire ministérielle du 20 octobre 1926, dresse les calculs de résistance et de solidité des hangars en ciment armé tandis que l'entreprise Bonhomme de Tours obtient le marché. Sur place c'est l'entrepreneur Pietro Bellati qui dirige le chantier. Le bâtiment mesure 36 mètres de larges sur

LES SAVOIR-FAIRE ITALIENS



1. Maison de Pietro Bellati, place Verdun
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

2. Almanach de 1927, publicité de l'entreprise VERCELLETTO
© Archives municipales de Saumur



À Saumur, le procédé du béton armé est développé depuis la fin du 19^e siècle par Eusebio Vercelletto en particulier pour les cuves et fosses des entreprises viticoles alors en pleine expansion. Pietro Bellati arrive à Saumur en 1927 sur le chantier de la clinique Fardeau. Sur les conseils de l'architecte Victor-Pierre Brunel, il crée son entreprise qui devient très

vite la référence en construction de bâtiments et travaux publics. Les équipes de Vercelletto et de Bellati sont principalement issues d'une immigration italienne qui maîtrise de nombreux métiers du bâtiment : terrassier, maçon, plâtrier, carreleur, peintre, décorateur et mosaïste. C'est à proximité de la gare de l'État, afin de faciliter l'acheminement des matières premières dont le sable, que les entreprises italiennes s'installent.

Le cimentier Eusebio Vercelletto fait mouler dans ses ateliers du boulevard Louis Renault des milliers de parpaings et bordures de trottoirs. Pietro Bellati (1898-1953) fait construire non loin, place Verdun, sa maison d'habitation, celle de ses parents et ses ateliers. Son frère, Bruno Bellati est métreur et mosaïste au sein de l'entreprise. La maîtrise technique du béton armé et la multiplicité de ses applications font que structure et gros-œuvre atteignent des performances inégalées.

66 mètres de long. La couverture du hangar, au départ des murs de 5 mètres de haut, est composée d'arcs en béton armé sur lesquels viennent s'appuyer des voiles de ciment et une large verrière. Deux grandes portes sur rail permettent l'entrée et la sortie des véhicules sur la rue Beaurepaire et la place Charles-de-Foucauld. Alors que les travaux sont en voie d'achèvement, la moitié nord du hangar s'affaisse le 24 décembre 1928, vraisemblablement à cause d'un décoffrage trop rapide : l'accident tue sept ouvriers, en blesse une dizaine d'autres et entraîne l'écroulement du mur extérieur de la tribune d'honneur du manège des Écuyers. Après les enquêtes habituelles, la construction du hangar reprend selon la

même conception, mais avec le doublement des arches sur la partie effondrée. En 1931 le hangar est achevé. La conception du bâtiment est résolument moderne et fait appel aux dernières techniques du béton armé.



Vue intérieure du hangar avec les poutrelles béton
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

1. Saumur, crue de la Loire de 1923

© Bibliothèque Nationale de France

2. Vue de Saumur, carte postale ancienne

© Archives municipales de Saumur



Pietro Bellati et ses ouvriers sur le chantier de l'Hôtel Budan archives privées. © Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

couple en verre recouvre l'ancienne cour. L'ensemble est en béton et en briques sauf côté Loire où Bellati reproduit la façade ancienne.

Détail de la baie thermique des établissements Gratien-Meyer
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

L'HÔTEL BUDAN, 1928-1929

Jules Hippolyte Budan fait construire Place Bilange un hôtel de voyageurs entre 1847 et 1849, juste à l'alignement des nouveaux quais et au débouché du pont Cessart. Le bâtiment est acheté en 1928 par un hôtelier nommé Maglione qui entreprend alors d'importants travaux. L'entreprise Bellati exécute les agrandissements et construit une salle de restaurant surmontée d'un étage et d'un toit terrasse et complétée par des cuisines à l'arrière. Une élégante

LES ÉTABLISSEMENTS GRATIEN & MEYER (1930)

Selon les plans de Victor-Pierre Brunel, Pietro Bellati édifie les nouveaux bâtiments de la Maison de vin Gratien&Meyer en 1930. À mi-hauteur du coteau, face à la Loire et au devant d'un réseau de galeries creusées dans le tuffeau, se déroule une longue façade en béton armé, très largement ouverte. Ce langage architectural moderne, aux lignes géométriques affirmées est résolument de style Art Déco. Parmi les éléments remarquables il faut noter les poutrelles béton de la marquise, l'immense baie thermique du cuvier et les hauts pignons découpés en pas-de-moineau.



Cinéma Le Palace
© Patrice Giraud, Inventaire Général des Pays de la Loire

LE CINÉMA LE PALACE, 1930

Victor-Pierre Brunel et Pietro Bellati signent également le nouveau cinéma Le Palace sur l'actuel quai Carnot. Le chantier démarre en 1931 et s'achève en 1935. Tout comme pour les établissements Gratien&Meyer, le béton devient un véritable substitut de la pierre tant en structure qu'en parement. L'imposante muralité est rythmée par le jeu des ouvertures et par des lignes géométriques franches. C'est parfois à l'intérieur que les riches décors colorés se dévoilent comme à l'école maternelle des Violettes signée Jean Hénin et dont les sols façon mosaïque et les vasques en granito sont l'illustration des savoir-faire italiens de l'entreprise Bellati.



École Maternelle des Violettes vers 1937
© Archives municipales de Saumur

LES HBM ET LES CITÉS-JARDINS

L'Office public d'HBM créé à Saumur en 1929 est très soutenu par la municipalité Amy qui avait notamment réservé des terrains de la station viticole dès 1928 en prévision d'un premier lotissement, la cité des Moulins. La ville opte pour le plan de maisons jumelées déposé par Victor-Pierre Brunel où chaque logement comprend 3 pièces avec cuisine et sanitaires. Trente-six pavillons parfaitement ordonnés dans l'îlot à la manière d'une cité-jardin sont érigés en 1931. À cette même date commencent les travaux de la cité des Violettes avec 104 logements au programme. Les pavillons illustrent les débuts de la construction en série avec une structure béton, des murs de briques et des toits couverts de tuiles mécaniques. Ces habitations à bon marché, marquées

par la loi Loucheur (1928, aide financière de l'État), sont alors en rupture avec le mode de construction traditionnel ligérien fait de tuffeau et d'ardoise. Leur implantation sur le haut du coteau et vers la plaine du Thouet correspond aux préconisations d'extension de la ville établies par Jean Hénin.



Vue actuelle des pavillons de la cité des Moulins, avenue du Jardin des Plantes
© Service Ville d'art et d'histoire de Saumur

LES MONUMENTS AUX MORTS

Jacques Froment-Meurice :
monument aux morts de l'École de
Cavalerie. Détail.

© Ville d'art et d'histoire de Saumur



LA GENÈSE DU MONUMENT AUX MORTS

Dans les pays occidentaux, les soldats tués au combat ont longtemps été, sauf parfois les officiers, abandonnés sur le champ de bataille ou, au mieux, inhumés anonymement dans des fosses communes.

ÉMERGENCE DU SOLDAT-CITOYEN SOUS LA RÉVOLUTION

L'évolution en France se fait sous la Révolution : au soldat-mercenaire, succède l'image du soldat-citoyen dont la mort devient un sacrifice pour la nation. On assiste au cours du XIX^e siècle à une matérialisation de la mémoire du combattant voulue par l'État et à une individualisation de cette mémoire comme en témoigne le monument dédié aux Braves du 20 septembre 1792 commémorant la bataille de Valmy et réalisé en 1891 par Jules Desbois.

GUERRE DE 1870-1871 : L'ESPRIT DE REVANCHE

La période qui suit la guerre de 1870-1871 est propice à une extension de la pratique de commémoration. L'hommage aux morts se double d'une autre symbolique : l'esprit de la revanche, le devoir moral de venger la mort des patriotes. De nombreux monuments nominatifs, communaux ou cantonaux, comme à Giens, Belfort ou Troyes, sont érigés, souvent à l'initiative de l'association Le Souvenir français, créée en 1887 à Neuilly-sur-Seine. Financièrement, l'État intervient peu, même si la loi du 4 avril 1873 prévoit l'entretien des sépultures militaires par l'État, notamment en permettant l'acquisition de terrains communaux dans les cimetières pour y créer des carrés militaires.



Albert Jouanneault : monument aux morts de
Saint-Hilaire-Saint-Florent, 1921.

© Archives municipales de Saumur

GUERRE DE 1914-1918 : LA MENTION « MORTS POUR LA FRANCE » ET LES MONUMENTS AUX MORTS

À la fin de la Grande Guerre, le bilan en France est très lourd : sur 8 millions de mobilisés, 1 400 000 soldats sont tués et 3 millions blessés. Sous la pression des familles, l'État prend conscience de la nécessité de donner à ces morts un caractère particulier. En 1915, la mention « Mort pour la France » est créée et les sépultures perpétuelles des soldats sont désormais entretenues aux frais de

l'État en application de la loi du 29 décembre 1915.

La loi du 25 octobre 1919 prévoit les formes d'un hommage national, ainsi que la création de livres d'or sur lesquels seraient portés les noms des « Morts pour la France », nés ou résidant dans la commune. Très vite, les communes s'impliquent fortement sur leur monument commémoratif, choisissant le sculpteur, l'iconographie et l'emplacement, le préfet n'intervenant qu'en cas de litige grave. Les communes se chargent également de l'organisation des cérémonies d'inauguration.

Entre 1919 et 1925, les 36 000 communes françaises disposent de leur monument aux morts, soit sur la place publique, soit au cimetière, ou aux deux endroits. La majorité de ces monuments s'édifie parallèlement à la rédaction des textes officiels.



Alfred Benon : Le Martyr, monument aux victimes civiles 1940 - 1945. Square du Souvenir sur l'île d'Offard. © Ville d'art et d'histoire de Saumur

SECONDE GUERRE MONDIALE : LES MONUMENTS AUX VICTIMES CIVILES.

La population civile étant massivement touchée au cours de cette guerre, les communes érigent des monuments destinés à lui rendre hommage. Une nouvelle sensibilité se développe autour du devoir de mémoire : il ne s'agit plus de glorifier des actes héroïques ou d'honorer des soldats morts au combat, mais de garder en mémoire les erreurs du passé, à l'instar des monuments rétrospectifs élevés à la mémoire des victimes de l'Holocauste.

LE MONUMENT AUX MORTS EST-IL UNE ŒUVRE D'ART ?

Selon les statistiques, 70% des communes françaises ont commandé des stèles et des obélisques pour commémorer leurs morts, les autres ont fait le choix d'un monument à décor sculpté et figuratif. La dimension artistique du monument aux morts est bien souvent éludée au profit seul de l'approche historique. Pourtant ce sont souvent des artistes sculpteurs, célèbres pour certains d'entre eux, qui ont réalisé ces monuments.



Albert Jouanneault : dessin du monument aux morts de Saint-Hilaire-Saint-Florent. 1920.

© Archives municipales de Saumur



Publicité des Marbreries générales en 1921.

© Archives municipales de Saumur

LA PRODUCTION MASSIVE

La production en série assurée par des dizaines d'entreprises en France engendre souvent une statuaire de moindre qualité artistique, mais plus abordable financièrement pour les communes, notamment en raison du matériau industriel utilisé (fonte de fer, mortier de ciment...).

LE SCULPTEUR ET SES MATÉRIAUX

Quant à l'artiste sculpteur en charge de monuments aux morts, il est souvent lui-même un ancien combattant, tels Benon et Jouanneault pour le Saumurois.

Les matériaux qu'il utilise sont, la plupart du temps, traditionnels à l'instar du bronze, du marbre blanc et de toutes sortes de pierres calcaires. En mai 1920, Jouanneault fait part de ses difficultés au maire de Saint-Hilaire-Saint-Florent : « Vous n'ignorez pas Monsieur l'augmentation fantastique des marbres, pierres et bronze, ainsi que celle de la main d'œuvre, mais ayant le grand désir de faire ce monument à mes compatriotes tombés au champ d'honneur et heureux d'avoir été choisi par vous, je vous assure que je ferai tous sacrifices nécessaires pour que vous soyez très satisfaits. ». De son côté, Benon a parfois utilisé le mortier de ciment pour des bustes et des petites figures telles que la Victoire ailée de Saint-Lambert-des-Levées.



Alfred Benon : Victoire ailée surmontant le monument aux morts de Saint-Lambert-des-Levées

© Ville d'art et d'histoire de Saumur



Alfred Benon : monument aux morts de Saint-Lambert-des-Levées

© Archives Municipales de Saumur



Alfred Benon : maquette du monument aux morts de Bagneux

© Archives Municipales de Saumur



Paul Roussel : monument aux morts de Saumur

© Ville d'art et d'histoire de Saumur

LES CHOIX ICONOGRAPHIQUES

Une sculpture, commandée officiellement et destinée à la voie publique, relève obligatoirement de la figuration académique, et cela jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La représentation du soldat est le choix le plus courant, lorsqu'il s'agit de réaliser un monument aux morts : le soldat victorieux à Saint-Lambert-des-Levées et à Saint-Hilaire-Saint-Florent, le soldat montant la garde au Puy-Notre-Dame, le combattant montant à l'assaut et son camarade blessé à Bagneux.

Ces images purement descriptives sont souvent complétées de symboles et d'allégories : le coq symbolisant la France, le casque à pointe allemand foulé aux pieds par le soldat français, l'allégorie de la Victoire à Saint-Hilaire-Saint-Florent, la palme de laurier ou la couronne de laurier portée par une Victoire ailée surmontant la colonne à Saint-Lambert-des-Levées.

Quant au monument aux morts de Saumur, il se distingue par la représentation d'une statue équestre : un cavalier ramenant la Victoire en croupe. Souriante et assise en amazone, la Victoire pose une couronne de lauriers sur le casque du soldat. L'image surprend à l'époque et les sections locales de l'Union nationale des combattants auraient préféré un fantassin. A cela s'ajoutent des

inexactitudes historiques dans la représentation des armes et du harnachement. L'auteur du monument, Paul Roussel (1867-1928), a pourtant fait ici une œuvre conforme à l'académisme, le cheval étant une illustration de la formation classique. Le monument de Saumur fait référence aux statues équestres de l'Antiquité et du Quattrocento italien, réservées aux empereurs, puis plus tard aux princes et aux rois.

Enfin, la connotation religieuse n'est pas absente des monuments aux morts. En théorie, la loi de Séparation des Églises et de l'État (1905) oblige les communes à n'accepter que les projets de monuments ne comportant aucun signe ou emblème religieux. Les stratégies adoptées pour contourner cet interdit, afin de satisfaire la majorité de la population, prennent la forme d'adaptations de sujets religieux au contexte public et laïc. Les analogies courantes concernent le Christ et le soldat, Marie et la veuve ou la mère éplorée. Dans le Saumurois, les tentatives d'apposer des emblèmes religieux, notamment la croix, existent. En 1920, la question d'une croix apposée au-dessus des noms du monument laïc de Saint-Hilaire-Saint-Florent a fait l'objet d'échanges avec le sculpteur, qui a fourni la croix en question. Mais celle-ci fut finalement apposée au monument aux morts du cimetière.

ALFRED BENON

(SAUMUR, 1887 - LIMEIL-BRÉVANNES, 1965)



Alfred Benon dans l'atelier d'Injalbert en 1905
© Archives municipales de Saumur

sculpteur ornemaniste, il participe au chantier de restauration de la tour Saint-Aubin. À la fin de l'année 1905, sa famille l'envoie à l'École nationale des Beaux-Arts, à Paris. Il devient alors l'élève de Jean-Antoine Injalbert, auteur des statues ornant le pont Mirabeau.

Installé à Montparnasse, il fréquente l'atelier du sculpteur et ami Jules Desbois, natif de Parçay-les-Pins. Il voue une admiration sans borne à Rodin, Monet et Puvis de Chavannes. En 1905, il expose sa première œuvre, *Buste d'un vieux vigneron saumurois*, au Salon des artistes français. En 1913, il fait partie des sculpteurs dirigés par Antoine Bourdelle et chargés de réaliser les bas-reliefs de la façade du théâtre des Champs-Élysées.

L'ENFANCE ET LES PREMIERS PAS D'UN ARTISTE

Issu d'une famille de mariniers de Loire et fils d'un vétérinaire, Alfred Benon se démarque en choisissant la voie de l'art. À 16 ans, il part se former à l'École des Beaux-Arts d'Angers. Apprenti dans l'atelier de Pierre Seguin,



Le Réveil. 1917.
© Archives municipales de Saumur

et taille dans la craie de Champagne avec son couteau. Il en extrait quelques œuvres, dont une statuette de femme, *Le Réveil*, qu'il destine à son commandant. Remarqué par son courage lors d'attaques, il est décoré de la Croix de guerre assortie de deux citations.

L'APRÈS-GUERRE ET LA PRODUCTION DES MONUMENTS AUX MORTS

Démobilisé en mars 1919, le sculpteur retrouve son atelier à Montparnasse et réapparaît dans les salons artistiques parisiens. Les commandes des 17 monuments aux morts, honorées dans le Maine-et-Loire, l'Indre-et-Loire, la Marne, l'Aisne et l'ancienne Seine-et-Oise, lui permettent de subvenir tant bien que mal aux besoins de sa famille.

LES ANNÉES 1930-1960

À l'Exposition coloniale de 1931, la version agrandie de son *Artémis* orne un des bassins de la Cité des Informations. En 1937, la Ville de Paris lui passe commande d'une version en bronze de *L'Homme* (Prix Paquin 1936) pour le musée d'Art moderne. Les années de guerre se déroulent à Nantes, car Benon a obtenu un poste de secrétaire administratif à l'Institut polytechnique de l'Ouest.

L'EXPÉRIENCE DE LA GRANDE GUERRE

Lorsque la guerre éclate en août 1914, Benon a 27 ans. Il part en laissant sa femme et sa fille, âgée de 8 mois seulement. Tout au long de la guerre, il note son parcours, relate ses rencontres et ses états d'âme dans des cahiers d'écolier. En 1917, il creuse



Alfred Benon : buste de soldat, modèle en terre cuite, H31, L17, P12 cm. Collection François Coulange.
© Archives municipales de Saumur



Alfred Benon : stèle de la place Verdun
© Archives municipales de Saumur



Alfred Benon : monument aux morts de Bagneux.
© Archives municipales de Saumur

Très attaché à sa région natale et à ses personnalités, Benon réalise le monument dédié à l'amiral Dupetit-Thouars à Saint-Martin-de-la-Place, le buste du vigneron Antoine Cristal à Parnay, celui de Jules Desbois à Parçay-les-Pins, ainsi que le monument à Joachim du Bellay, à Liré. Après la guerre, il rend hommage aux victimes civiles avec la réalisation du *Martyr*, square du Souvenir, et du monument aux fusillés d'août 1944, réalisé en 1946 et érigé sur la route de Rouen, à Saint-Lambert-des-Levées.

LE MONUMENT AUX MORTS DE BAGNEUX, 1921

En décembre 1920, la commune passe commande à Benon d'une sculpture pour l'érection d'un monument aux morts. Il compose un groupe de deux soldats montant à l'assaut : l'un est debout et tient son fusil devant lui. Il avance, déterminé. Son camarade est tombé. Un genou à terre, il a perdu son casque et son fusil. Il est touché à la poitrine et il va bientôt mourir au combat. Réalisé en 1921, le monument, haut de 5 mètres, est inauguré le 28 mai 1922. Les trophées de huit obus, calibre de 280, fournis par le sous-secrétariat d'État chargé de la liquidation des stocks, encadrent le monument.

UN BUSTE DE COMBATTANT, 1921

Benon a réalisé ici le modèle en terre du buste d'un des deux combattants destinés au monument aux morts de Bagneux. C'est le soldat qui part à l'assaut, alors que son camarade, touché, tombe en arrière. Le regard de ce combattant est droit, ferme et déterminé.

LA STÈLE DE LA PLACE DE VERDUN, 1956

En 1954, une stèle commémorant la bataille de Verdun est commandée à Benon qui réalise une stèle haute de 105 cm, surmontée d'un casque de poilu et pourvue d'une niche destinée à recevoir une poignée de la terre de Verdun. Le monument est inauguré en février 1956. En 1992, l'urne de la borne contenant la terre est volée. Les jeunes fréquentant la Maison des Jeunes et de la Culture font alors le voyage à Verdun et en rapportent une poignée de terre pour la stèle. En 2014, une classe du collège Balzac de Saint-Lambert-des-Levées renouvelle l'expérience.



Alfred Benon au service de santé militaire en 1915.
© Archives municipales de Saumur

JULES DARRAS

(PARIS, 1873 - PARIS, 1939)



Reproduction d'une Photographie de la Maquette
Œuvre du Sculpteur Docteur Vétérinaire DARRAS
Président de l'Union Nationale des Vétérinaires de Réserve
pour l'Érection d'un Monument
aux Chevaux Morts pendant la Guerre 1914-1918

Affichette de la reproduction d'une photographie de la maquette de Jules Darras pour l'érection d'un monument aux chevaux morts pendant la Guerre 1914-1918
© ENVA

Né rue des Blancs Manteaux dans le IV^e arrondissement parisien, Jules Darras ne quitte la capitale qu'au moment de la Grande Guerre, lorsqu'il rejoint l'armée d'Orient.

Le personnage a un parcours plutôt atypique dans le monde de l'art, car il n'est pas sculpteur de formation, ni de profession. Il est avant tout vétérinaire. Élève brillant, il sort de l'École vétérinaire d'Alfort en 1896. Il va exercer son métier pendant plus de quarante années.

En 1926, il soutient une thèse devant la faculté de médecine de Paris et la qualité de sa prestation lui vaut l'obtention du diplôme de docteur-vétérinaire.

En 1927, il est élu membre titulaire de l'Académie vétérinaire de France et reçoit dès 1929 le titre de Bienfaiteur en témoignage de sa création de la médaille à l'effigie d'Henri Bouley.

Passionné et très investi, il est membre de différentes sociétés savantes. Il fonde d'ailleurs l'Union nationale des vétérinaires de réserve, dont il sera le président honoraire. Même à l'âge de la retraite, il reste très actif et propose des sujets d'étude et des communications à ses collègues de l'académie.



Maquette originale de Jules Darras
© APAGM

SON INCORPORATION PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Aux côtés des hommes, ce sont des milliers d'équidés qui sont mobilisés et réquisitionnés pour prendre part à la guerre. Ces alliés essentiels sont utilisés pour le transport de l'artillerie au plus près du front, le transport des blessés, le ravitaillement en marchandises, etc. Il est donc primordial que l'armée prenne soin d'eux, c'est pourquoi des vétérinaires sont mobilisés dans les centres de remonte pour préparer physiquement les chevaux à leur mission et les soigner le cas échéant.

Dès 1914, Jules Darras rejoint le quartier Fontenoy dans le VII^e arrondissement de Paris. En qualité de vétérinaire aide-major de 1^{ère} classe de réserve, il y assure les fonctions de chef de service au 19^e escadron du train des équipages. Au cours du conflit, il quitte Paris pour l'armée d'Orient. Sur place, en plus de son service vétérinaire, il entreprend de lutter contre la paludisme. Son initiative est couronnée de succès ce qui lui vaut d'être décoré. Il reçoit la croix de chevalier, puis la médaille d'argent des Épidémies et la croix de chevalier de l'Ordre du Saint-Sava de Serbie.

LA MAQUETTE DU MONUMENT AUX CHEVAUX MORTS

Au cours de son service au quartier Fontenoy, Jules Darras fait la connaissance d'Augustin Grass-Mick, aide-vétérinaire et artiste. Il lui demande d'ailleurs de faire son portrait, qu'il accroche ensuite dans son bureau. Sensible au sort des chevaux pendant la guerre, Darras émet l'idée de réaliser un monument aux chevaux morts pour la France. Il fait part de son projet à Grass-Mick et sollicite son aide pour la réalisation. Ce dernier, heureux de « travailler la matière », entreprend la création de la maquette. Il reçoit parfois la visite de son ami sculpteur Jacques Callot, qui le conseille et l'aide à modeler.

À la lecture des mémoires d'Augustin Grass-Mick, on comprend que la maquette du *Monument aux Chevaux Morts* pendant la Guerre a été réalisée à six mains, mais signée d'un seul nom. En effet, alors que la maquette est achevée, Darras décide de faire des retouches, notamment sur le socle où tous les feuillages sculptés ont disparu. Au final, il a signé seul cette œuvre ; attitude qui blessa profondément Grass-Mick.

L'œuvre rend hommage aux chevaux morts tout en témoignant de l'affection des poilus envers leurs compagnons d'armes. La représentation du soldat soignant son cheval au milieu du champ de bataille est saisissante.

D'après les archives de l'École vétérinaire d'Alfort le monument aurait été réalisé en bronze dans les années 1931-32. Or, aujourd'hui, nous n'en avons aucune trace. La maquette a été donnée à la Société des amis du musée du cheval de Saumur, probablement dans les années 1920.

JULES DESBOIS

(PARÇAY-LES-PINS, 1851 - AUTEUIL, 1935)

LA FORMATION

Ce fils d'aubergiste, doué en dessin, est envoyé, à l'âge de 13 ans, comme apprenti dans l'atelier de l'abbé Brisacier, sculpteur à Tours. Renvoyé rapidement, il rejoint l'atelier du sculpteur Henry Bouriché, à Angers. Parallèlement, il étudie à l'École des Beaux-Arts d'Angers, où sa rencontre avec le professeur Eugène Brunclair est décisive sur la compréhension de l'aspect intime du modèle. Son



Maximilien Luce (1858-1941), portrait de Jules Desbois, dessin à la mine de plomb, 23,5 x 17,5 cm, collection musée Jules-Desbois
© Bruno Rousseau, Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire

talent précoce lui permet d'obtenir, en 1873, une bourse pour l'École nationale des Beaux-Arts, à Paris. Il travaille alors dans l'atelier de Jules Cavelier, ancien élève de David d'Angers. C'est là que s'affirme son goût pour l'Antiquité et qu'il apprend à maîtriser le modelé. En 1875, il présente, pour la première fois, une œuvre au Salon de la Nationale : *le buste Orphée*.

L'INDÉPENDANCE

En 1878, il quitte l'École des Beaux-Arts et suit le sculpteur John Ward à New-York, où il pense faire fortune en sculptant des monuments sur les places publiques et des frontons sur les bâtiments d'administration. Après deux années de séjour new-yorkais, il est de retour à Paris, mais abandonne la sculpture faute de commande. En 1884, il intègre l'atelier de Rodin en tant que praticien. L'œuvre personnelle de Desbois se poursuit parallèlement.



Jules Desbois : La Mort casquée.
Bronze. Collection Château-musée de Saumur, dépôt au musée Jules Desbois, à Parçay-les-Pins. © Bruno Rousseau, Conservation départementale du Patrimoine de Maine-et-Loire

décharnée menaçant le vieillard atterré qui lève une main vers elle comme pour se défendre. En 1892, il réalise *La Misère* qui sera achetée par l'État. C'est une pauvre femme accroupie serrant ses haillons sur son corps décharné dans une attitude de pudeur. Il est également l'auteur de *Léda et le cygne*, *L'Hiver*, *Le Printemps*, *La Femme à l'arc*, *La Source*, *le Monument à Valmy*...

LES ARTS DÉCORATIFS

Desbois s'est aussi intéressé aux arts décoratifs. En 1886, il est engagé comme figuriste à la manufacture nationale de Sèvres. Il est même considéré comme le rénovateur de l'emploi de l'étain.

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA CRÉATION DU MUSÉE

Après un accident d'automobile survenu à l'âge de 75 ans, il délaisse l'ébauchoir et le ciseau pour se consacrer au pastel. En 1935, il décède à Auteuil et repose au cimetière du Père Lachaise. En 1979, une association des amis de Jules Desbois crée un musée dans sa maison natale, l'actuel musée municipal Jules Desbois.

Sa recherche porte à la fois sur le mouvement, le modèle féminin et le réalisme.

LES ŒUVRES DE LA MATURITÉ

En 1890, il expose le groupe *La Mort et le Bûcheron* au Salon de la Nationale, où il fait sensation et scandale. *La Mort* est une vieille femme au sein flétri,

LA MORT CASQUÉE, VERS 1924

« L'œuvre évoque toute l'horreur de la guerre, l'éclatement des obus déchiquetant les corps, les têtes détachées roulant dans les tranchées où elles pourrissent. » (extrait du catalogue de l'exposition Sculpture et sculpteurs, Ville de Saumur, 1988).

Desbois a échappé à la guerre de 1870. Trop vieux, il n'est pas mobilisé en 1914. Toutefois, il tient à manifester son opinion sur cette catastrophe humaine en proposant ce projet de monument en hommage à tous les soldats morts durant cette guerre, quelle que soit leur nationalité. Ce visage de la mort universelle va à l'encontre du discours officiel tendant à honorer uniquement les soldats français. Il choque également par son traitement réaliste reproduisant l'horreur des tranchées. Dépourvue de socle ou de tout autre support, la tête de la Mort n'est pas traitée comme un portrait, mais comme un fragment. Plusieurs exemplaires de l'œuvre existent sous des matériaux différents : plâtre, terre cuite, bois de chêne.

JACQUES FROMENT-MEURICE (PARIS, 1864 - MAISONS-LAFITTE, 1947)



Jacques Froment-Meurice
© Les Amis et Passionnés du père Lachaise

SA FORMATION

Issu de la célèbre famille d'orfèvres parisiens, il choisit une autre voie que celle de ses aïeux : la sculpture. Son frère François, quant à lui, s'oriente vers la politique. Alors élève au collège Stanislas à Paris, afin de préparer son entrée à l'école



Jacques Froment-Meurice : monument aux morts de l'École de Cavalerie.
Vue générale côté École. © Ville d'art et d'histoire de Saumur



Jacques Froment-Meurice : monument aux morts de l'École de Cavalerie face arrière côté Loire
© Susi Calvert

préparatoire de Saint-Cyr, il fait la connaissance d'Henri Chapu qui réside à proximité de l'établissement scolaire. Cette rencontre est le point de départ de la carrière de sculpteur de Jacques Froment-Meurice. Henri Chapu devient son professeur.

MONUMENT DE LA 69^e DIVISION D'INFANTERIE

Février 1916 marque le début de la bataille de Verdun. Située dans ce secteur, la commune de Cumières-Mort-Homme se retrouve en plein cœur des combats. Le village est totalement détruit par les pilonnages français et allemands. À la fin du conflit le village est déclaré, avec huit autres, « commune morte pour la France ». C'est sur la colline du Mort-Homme que l'Amicale des anciens de la 69^e division d'Infanterie confie à Jacques Froment-Meurice l'édification d'un monument aux morts. La sculpture monumentale réalisée en calcaire blanc est inaugurée en août 1922, après un mois de travaux. Froment-Meurice produit une œuvre saisissante témoignant de la violence des combats et du sacrifice

humain pendant ce conflit. Il choisit de représenter un squelette émergeant de son suaire en brandissant un drapeau français et un flambeau, signe de victoire. L'inscription « Ils n'ont pas passé » souligne la résistance dont ont fait preuve les soldats français devant l'offensive allemande.

LA MAQUETTE DU MONUMENT DE LA PLACE DU CHARDONNET À SAUMUR

L'édification d'un monument sur cette place résulte d'une commande du ministère de la Guerre et non de la ville de Saumur. En effet, l'Armée a souhaité rendre hommage à ses cavaliers : sur les 6 000 officiers de cavalerie engagés en 1914 dans le conflit, plus de 2 000 ont été tués. Réputée pour son École de Cavalerie, Saumur est choisie pour accueillir le monument commémoratif. Le général de division Aubier, à l'initiative du projet, parvient à récolter 100 000 francs et confie l'exécution à Jacques Froment-Meurice d'un monument « à la mémoire des officiers de cavalerie, des vétérinaires militaires, des sous-officiers, brigadiers et cavaliers morts pour la France ». Le monument réalisé en calcaire est inauguré en novembre 1925 par le maréchal Franchet d'Espérey.

La sculpture se lit sur les deux faces. Du côté des bâtiments de l'école se dessine une allégorie de l'hommage rendu aux cavaliers et à leurs chevaux. Les centaures renvoient l'image de l'unité entre les deux compagnons : soldat et animal ne font qu'un. Tous deux déposent une couronne de fleurs sur la tombe de leurs camarades disparus. La partie basse du monument rappelle la réalité des combats avec d'un côté les spahis et de l'autre une tranchée, d'où sortent des poilus et la campagne sillonnée par des chars et survolée par l'aviation. La face côté Loire est celle dont la partie centrale figure sur la maquette exposée. La représentation est plus

généraliste et commémore la victoire sur l'Allemagne.

Connu pour ses talents de sculpteur animalier, il choisit cette approche figurative pour son œuvre. Le bas-relief témoigne de la victoire de la cavalerie française sur les troupes allemandes de manière très symbolique : le cheval en gloire piétine l'aigle impérial.

Jacques Froment-Meurice a fait don de cette maquette en plâtre à la Société des amis du musée du cheval de Saumur en 1934 (collection dévolue à la Ville en 1957).

ALBERT JOUANNEAULT (SAUMUR, 1888 – BUCHENWALD, 1944)



Albert Jouanneault dans l'atelier d'Injalbert en 1905
© Archives municipales de Saumur

Jean-Antoine Injalbert. Il réussit les deux premiers examens du concours du prix de Rome. A partir de 1909, il expose régulièrement dans les différents salons parisiens : *Courtisane* en 1912, *Maquette du monument à Dupetit-Thouars* en 1913, *Hollandaise* en 1914, *L'Enfant au chat et Porteur d'eau* en 1920, *Enfant au crapaud* en 1923, *Buste de jeune Korthals* en 1927...

SA FORMATION

Au collège municipal des garçons de Saumur, il suit les cours de dessin de Jules Briet et pratique le modelage avec le professeur Mayet. Après un passage à l'École des Beaux-Arts d'Angers, il part se former à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, à Paris, où il retrouve son camarade saumurois Alfred Benon dans l'atelier du sculpteur

SOLDAT DE LA GRANDE GUERRE

En août 1914, il est mobilisé au 66^e régiment d'infanterie. Fait prisonnier le 8 septembre 1914 au combat de Fère-Champenoise, dans la Marne, il est envoyé en Allemagne, où il est interné au camp d'Erfurt. Ayant contracté une entérococolite, il est rapatrié en France en juillet 1915. Il passe alors à la 9^e section d'infirmiers et se trouve classé dans le service auxiliaire en raison de sa maladie. En juillet 1917, il est affecté au 2^e régiment des cuirassiers à l'École militaire, à Paris. Enfin, il retrouve la 9^e section d'infirmiers jusqu'à sa démobilisation en avril 1919. Il est décoré de la médaille d'honneur d'argent des épidémies (future médaille d'honneur du service de santé des armées) en juin 1918.

LE RETOUR À LA VIE D'ARTISTE

Après la guerre, il exécute plusieurs monuments aux morts dans le Maine-et-Loire, l'Oise, la Meuse, le Pas-de-Calais, le Gers et les Pyrénées-Atlantiques. Il réalise également un monument en hommage aux notaires morts pour la France commandé par la Chambre des notaires de Paris. Il est aussi l'auteur de figures et de scènes fantaisistes angevines inspirées des *Rimiaux d'Anjou* de Marc Leclerc ou des répertoires des chansonniers angevins, Paul Soniès et David Bernard.

LE RÉSISTANT

Durant la Seconde Guerre mondiale, il revient à Saumur, où il prend la tête du centre d'accueil des réfugiés installé dans le foyer du théâtre, puis dirige le bureau municipal du ravitaillement. Il falsifie des cartes de rationnement pour quelques jeunes réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO). Membre du réseau de résistance saumurois, il est arrêté au cours de la rafle de la Gestapo en septembre 1943. Déporté à Buchenwald, il y meurt en 1944. Son décès est officialisé seulement le 28 mai 1945.



Monument du Puy-Notre-Dame
© Eliane Baillargeant, mairie du Puy-Notre-Dame

La sculpture repose sur un socle édifié par l'entrepreneur de monuments funéraires de Saumur, Ernest Ruèche. Les 62 noms des soldats du Puy-Notre-Dame morts pour la France y sont inscrits.

Le 10 avril 1921 a lieu l'inauguration du monument en présence du sous-préfet Roimarmier, du député et conseiller général Georges de Grandmaison et des délégations des mutilés et combattants de Saumur, du Vaudelnay, de Montreuil-Bellay et de Saint-Macaire. Jouanneault proposera la même œuvre sculptée à la commune de Baron dans l'Oise.

LE MONUMENT AUX MORTS DE SAINT-HILAIRE-SAINT-FLORENT, 1921

La commune de Saint-Hilaire-Saint-Florent décide d'ériger un monument pour ses 98 soldats morts pour la France dès juillet 1919. Créé pour l'occasion et placé sous la présidence du maire Jules Amiot, un comité sollicite Jouanneault. Les premières esquisses arrivent rapidement et le comité arrête son choix sur un haut-relief représentant un fier poilu, le bras levé, foulant aux pieds des trophées de guerre, dont le casque à pointe allemand.

LE MONUMENT AUX MORTS DU PUY-NOTRE-DAME, 1921

Dans une chronique de la Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois, publiée en avril 1921, la sculpture est décrite ainsi : « un poilu de belle allure, qui, tranquille et fier, symbolise la victoire en montant la garde le pied posé sur un casque allemand... ». La

Une allégorie de la Victoire tient, derrière le poilu, une couronne de lauriers. L'ensemble est surmonté d'un coq victorieux, symbolisant le peuple français. Curieusement, le monument de Saint-Hilaire-Saint-Florent est le seul des monuments saumurois à l'utiliser.

Le monument est élevé sur la place plantée d'arbres, située à l'entrée de la rue Jean-Ackerman, en bordure du Thouet (il sera déplacé en 1980 dans la rue de l'Abbaye). Le parc d'artillerie de Vincennes cède gratuitement les trophées de guerre demandés par la commune : deux minenwerfer (mortiers de tranchée utilisés par les Allemands) et huit obus qui sont destinés à encadrer le monument. L'inauguration a lieu le lundi de la Pentecôte, le 16 mai 1921, en présence du sous-préfet Roimarmier et du député Georges de Grandmaison.

MAURICE LEGENDRE

(ANGERS, 1875 -
TRÉLAZÉ, 1964)



Maurice Legendre à l'honneur dans le Petit Courrier en juillet 1920
© Courrier de l'Ouest

Maurice Legendre étudie d'abord à l'École des Beaux-Arts d'Angers, puis à celle de Paris. Il est alors élève d'Alexandre Falguière.

SES RÉALISATIONS DE MONUMENTS AUX MORTS

Maurice Legendre répond à plusieurs concours d'architecte pour l'édification de monuments

aux morts. Parmi les plus imposants, il faut signaler celui des Sables d'Olonne en Vendée. Inauguré en novembre 1925, cette sculpture monumentale, édifiée en granit blanc de la rade de Brest, représente une victoire ailée avec à ses pieds

des bustes de poilus émergeant du sol. La Victoire est érigée sur un piédestal arborant les armes de la ville, ainsi que des plaques de marbre portant les noms des 462 Sablais morts pour la France.

Initialement érigé en hommage aux victimes de la Grande Guerre, le monument est modifié et déplacé en 1955. Ainsi, il commémore « sans distinction tous ceux qui sont tombés ou qui peuvent tomber pour la sauvegarde de notre pays ». Le monument actuel se trouve dans le jardin de la Liberté.

Maurice Legendre réalise d'autres monuments dans le département de Maine-et-Loire.

LE MONUMENT DE BRISSAC

Lors de l'inauguration du monument en juillet 1920, l'article paru dans le « Petit Courrier » met le sculpteur à l'honneur : « Dimanche, c'était Brissac qui inaugurait l'œuvre puissante que l'artiste angevin, Maurice Legendre sculpta avec amour, dépensant sans compter toutes les ressources d'un talent sûr de lui-même. Le monument de belle allure [...] fait honneur à notre compatriote. »

Cette sculpture monumentale rend hommage aux 47 Brissacais mobilisés dès 1914 et tués au combat. Le poilu se dresse fièrement en brandissant le drapeau français pendant que le coq gaulois chante la victoire. Dans un geste de combattant, le poilu donne un coup de pied dans un casque à pointe allemand.

Ce monument aux morts n'existe plus aujourd'hui. Probablement jugé trop belliqueux, les troupes allemandes l'ont endommagé pendant la Seconde Guerre. Le maire a d'abord songé à le faire restaurer, mais le conseil municipal, sous l'influence du duc de Brissac, décide finalement de le remplacer par un obélisque avec les noms des victimes gravés sur des plaques d'ardoise de Trélazé.

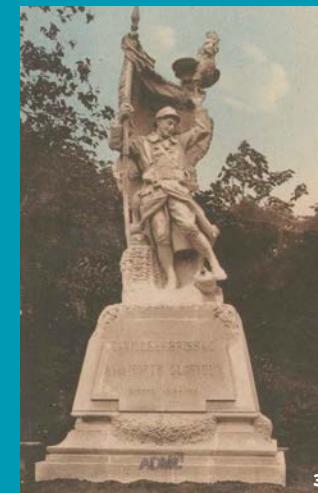
LA MAQUETTE DU MONUMENT DE SAUMUR

En 1920, la municipalité de Saumur ouvre un concours d'architecte pour l'édification d'un monument en pierre « aux Enfants de Saumur morts pour la Patrie ». Artistes locaux, Maurice Legendre, Alfred Benon et Albert Jouanneault répondent à l'annonce et proposent chacun une maquette. Par lettre du 29 octobre 1920, on apprend que le projet de Legendre obtient le 2^e prix derrière celui de Paul Roussel. Jouanneault reçoit le 3^e prix et Benon est classé 6^e.

La somme de 1 500 francs est octroyée à Maurice Legendre et sa maquette entre dans les collections du musée municipal de Saumur dès 1920.

Cette maquette est réalisée en plâtre blanc au 1/10^e de la grandeur d'exécution conformément au cahier des charges.

Elle se décompose en deux faces : côté Loire et côté ville. La face du côté Loire représente une terrasse surplombant la Loire. Un couple se tient debout (un poilu et une femme portant une coiffe alsacienne) et tend une couronne de fleurs vers le fleuve. À leurs pieds, une allégorie sort du blason de la ville de Saumur. Les bras ouverts, elle les accueille en tenant d'une main une couronne de lauriers et de l'autre une couronne en pierre (image du château ?). En pied de maquette, la Loire est matérialisée par de la couleur : du vert avec des rehauts de bleus et de rouge. La face côté ville représente deux escaliers montant, qui se rejoignent devant une plaque commémorative surmontée d'une croix de guerre et d'un coq.



1-2. La paroisse de Bagneux à ses glorieux enfants 1914-1918
© Ville d'art et d'histoire.

3. Monument de Brissac
© Archives départementales du Maine-et-Loire

4. Maquette Maurice Legendre
© Château-Musée de Saumur

5-6. Inauguration du monument aux morts de Saumur, place de la République le 1^{er} juillet 1923 par le Ministre de la Guerre et des pensions André Maginot (avec la cane) et le maire de Saumur André Astié.
© Archives municipales de Saumur. Fonds Blanchard.

« CE NE SONT PAS DES SOLDATS : CE SONT DES HOMMES. (...) CE SONT DES LABOUREURS ET DES OUVRIERS QU'ON RECONNAÎT DANS LEURS UNIFORMES. CE SONT DES CIVILS DÉRACINÉS »

Henri Barbusse (1873-1935), *Le Feu, journal d'une escouade* (1916)

L'installation artistique **Saumur 1918 et après ?** et l'ensemble des événements liés aux commémorations du centenaire de l'armistice de 1918 ont été coordonnés par le service Ville d'art et d'histoire de Saumur : Catherine Russac responsable du service et Sophie Sassier, animatrice pédagogique de l'architecture et du patrimoine, avec la participation de Solène Coulon, service civique et Amaury de la Rupelle, stagiaire.

Cette installation a été réalisée par la Direction des Moyens techniques de la Ville de Saumur sur une idée originale de Yann Jouanine, Solenn Le Bihan et Aurane Wallaert, étudiants en 3^{ème} année du cycle Bachelor Design espace scénographié de l'École de Design Nantes Atlantique, sous la responsabilité de Marie-Agnès Revert, responsable pédagogique du cycle Bachelor Design Espace Scénographié et de Clément Baclé, scénographe associé au projet du collectif MESH à Nantes.

L'exposition **Mémoire sculptée** présentée au Château-Musée de Saumur a été conçue par Nathalie Halgand-Gadbin, régisseuse des collections du Château-Musée et Véronique Flandrin responsable des archives municipales.

Aussi, la Ville de Saumur remercie chaleureusement l'ensemble des contributeurs :

- Sylvain Bertoldi, conservateur en chef des archives municipales d'Angers
- Philippe Billier, président de l'Association Musée du Moteur
- François Blanchetière, conservateur des collections XIX^e-XXI^e s. au musée des Beaux-Arts de Tours

- Annette Bonnell, traductrice
- Antoine Carenjot, historien
- François Coulangue, président du Souvenir Français
- Joseph-Henri Denécheau, historien
- Bertrand Philip de Laborie, chef de bataillon à l'École de Cavalerie, responsable du musée de la Cavalerie, conservateur-adjoint des musées militaires de Saumur
- Archives départementales de Maine-et-Loire
- Service de la Conservation départementale de Maine-et-Loire :
- Sophie Weygand, conservatrice des musées départementaux de Maine-et-Loire au titre du Musée Jules Desbois
- Service régional de l'Inventaire des Pays de la Loire
- Archives municipales de Saumur
- Château-Musée de Saumur
- Médiathèque de Saumur
- Archives de la Congrégation des petites sœurs de Saint-François d'Assise d'Angers
- Centre d'Histoire du Travail de Nantes

Pour la communication de documents et de souvenirs de famille :

- Nathalie Baranger
- Edmond Baury-Loigerot
- Patrice Benon
- Yves Cornet
- Jean-François Durand
- Laura Evain, Maison Veuve Amiot
- Anne Faucou
- Rose-Marie Garnier
- Xavier Harrault
- Odette Hulin
- Claude Kahn
- Jacques Maillard
- Monique Mallard
- Jeanine Mérand

- Jean-Claude Monnier
- Michel Noël
- Francis Pichard
- Claire Sibelle

Rédaction des textes du catalogue Saumur 1918 et après ?

- Service Ville d'art et d'histoire : Catherine Russac et Sophie Sassier
- Archives municipales : Véronique Flandrin pour l'article sur les monuments aux morts
- Château-Musée : Nathalie Halgand-Gadbin pour l'article sur les monuments aux morts

Orientations bibliographiques

- Alary, Éric : La Grande guerre des civils : 1914-1919. Paris, 2013
- Becker, Annette : Les monuments aux morts : patrimoine et mémoire de la Grande Guerre. Paris, Errance, 1998
- Buffetaut, Yves : Retrouver un soldat de 1914-1918. Paris, Archives et culture, 2013
- Chevrotin, Clotilde : Participation et conditions de travail des ouvrières de l'industrie angevine : 1914-1918. Mémoire de maîtrise en Histoire, Angers, 1997
- Cron, Éric : Saumur - Urbanisme, architecture et société. Cahier du Patrimoine n°93. Nantes, Éditions 303, arts, recherches, créations, 2010
- Fouchard, Dominique : Le poids de la guerre : les poilus et leur famille après 1918. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013
- Grimault, Noël : Les séquelles de la Grande guerre : 11 novembre 1918-30 juin 1919, d'après les éditoriaux de deux quotidiens du Maine-et-Loire : L'Ouest et Le Petit Courrier. Mémoire de maîtrise en Histoire, Le Mans, 1978

- Jacobzone, Alain : Enseignants et enseignants de l'école laïque primaire en Maine-et-Loire : 1914-1918. 1988 ; 1914-1918 loin du front, en Anjou. Éditions du Petit Pavé, 2015
- Lamouereux, Sophie : Comment parler de la Grande guerre aux enfants. Paris, Le Baron perché, 2013
- Landaï Hubert (dir.), Histoire de Saumur, Toulouse, Privat, 1997
- Masson, Fabrice : Dictionnaire des peintres et sculpteurs d'Anjou, Geste Éditions, 2014
- Merceron, Jean-Paul : Chronique des Américains en Anjou – juillet 1917-juillet 1919. Éditions Hérault, 2017
- Métivier Edwige, Legris Peguy. Musée Jules Desbois. Parçay-les-Pins, DAMM, dossier pédagogique, 2010
- Pelloquet Thierry : Les Maisons de Saumur Brut : architecture et savoir-faire. Maine-et-Loire. Itinéraires du Patrimoine, ADIG, 1999
- Peress, Philippe-Charles : Les défis de la mécanisation (1918-2004). Dans Saumur l'École de cavalerie. Histoire architecturale d'une cité du cheval militaire ouvrage dirigé par Garrigou-Grandchamp, Pierre. Monum, Éditions du patrimoine / Ministère de la Défense, 2005
- Rossel, André : Histoire de France à travers les journaux du temps passé. 14-18, l'avènement du monde contemporain. Thomery, À l'enseigne de l'arbre verdoyant, 1983

www.centenaire.org
www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/
www.grande-guerre-anjou.fr/ressources/inventaires/
www.saumur-jadis.pagesperso-orange.fr

